

5^e ANNÉE - N° 193.

LE NUMÉRO: 60 CENTIMES

1 JANVIER 1919.

Z'ou... z'ou...



Pop. 47

Vive la France!

J'ai vu

Les livres qu'il faut lire :

(Les livres marqués d'un astérisque peuvent être mis entre toutes les mains.)

VOLUMES in-16, à 4 fr. 50, net

SAMMY, Volontaire américain, par Maurice DEKOBRA. Nombreuses illustrations de l'auteur (6^e mille).

Ce sont les Français, les Françaises et la France vus par un Américain, qui met de l'humour, du pittoresque, de l'observation et de l'ardeur dans tous les tableaux qu'il trace.

CASSINOU VA-T-EN GUERRE, par Charles DERENNES. Nombreuses illustrations de Léon FAURET (6^e mille).

Cassinou, le landais, héros de ce livre, est un peu Tartarin, aussi pittoresque mais plus véritablement héroïque que l'autre et qui, revenu de la guerre mutilé, n'en épouse pas moins celle qu'il aimait.

LE PÈLERIN DE GASCOGNE, par Charles DERENNES.

Un livre pittoresque où l'on rit, chante, mange, boit, aime, avec toute la verve hardie et narquoise d'entre Garonne et Pyrénées.

***LA GUERRE DES NUES RACONTÉE PAR SES MORTS**, par Jacques MORTANE et J. DAÇAY. Préface du lieutenant FONCK, le grand « as » aviateur.

Un livre où revivent par leurs correspondances et leurs entretiens, dans leurs combats, nos héros de l'air tombés pour la patrie : Guynemer, Garros, Gilbert, etc. Ce livre constitue la plus haute leçon de courage et d'énergie pour la jeunesse.

***CHASSEURS DE BOCHES**, par Jacques MORTANE (6^e mille).

Ce livre, comme le précédent consacré à l'aviation, nous fait connaître les fantastiques exploits des héros de l'air.

JEPH. Le roman d'un as, par Henri DECOIN. Préface de G. de PAWLOWSKI.

Histoire héroïque et sentimentale d'un petit galibot du Nord, qui, héros des tranchées, devient un héros de l'air et tombe, frappé en plein ciel, une émouvante vision d'amour au cœur.

***LES HEURES DÉCHIRÉES** (Notes du Front), par Léo LARGUIER. Illustrations de R. DILIGENT (5^e mille).

Pages d'un soldat, d'un poète, d'un imagier, où sont inscrites, d'une plume de maître, des visions de guerre, tantôt très tristes, tantôt réconfortantes, toujours admirables.

L'ABDICACION DE RIS-ORANGIS, par Léo LARGUIER, illustrations de M^{me} GERDA-WEGENER (5^e mille).

Ce sont, délicieusement contées, les aventures d'un mercanti enrichi qui se lance dans le monde où il reçoit de cruelles leçons et qui, assagi, renonce à trôner et s'en va, tout bonnement, planter ses choux en banlieue parisienne.

VOLUPTÉS DE GUERRE, par Edmond CAZAL.

Ce sont des pages passionnées, parfois cruelles toujours originales, où sont dites les voluptés rudes de vivre, de manger, de dormir, de tuer, d'aimer que comporte la guerre.

ORIENT ROYAL (Cinq ans à la Cour de Roumanie), par Robert SHEFFER. Avant-propos de J.-H. ROSNY (4^e mille).

C'est l'histoire de la cour où régnait Carmen Sylva, la reine-poète, et ce sont d'Allemagne, d'Angleterre, de Russie, d'Italie, les grands : empereurs, rois, reines, ambassadeurs, hommes d'Etat, Guillaume II, Edouard VII, la Reine Victoria, Bulow, etc., vus de la coulisse par un observateur bien placé pour voir et savoir, cruellement juste et vrai et doublé d'un maître écrivain.

***CAVALIERS DE FRANCE**, par le Capitaine LANGEVIN. Illustrations de Gérard COCHET. Préf. de Théodore CHÈZE (4^e mille).

C'est le livre le plus précis et le plus évocateur, celui qui fut et qui est le plus souvent cité et qui, donnant à la guerre sa physionomie la plus vivante et la plus vraie, établit le rôle magnifique et trop laissé dans l'ombre que joua la cavalerie française.

LE MOUTON ROUGE (Contes de Guerre), par le D^r LUCIEN-GRAUX (4^e mille).

Une série de contes et nouvelles, alertes et substantielles à la fois, qui amusent et donnent à penser.

LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE, par Pierre MAC-ORLAN. Illustrations de Gus BOFA (6^e mille).

Un roman d'aventures où se retrouve transposée en types modernes, l'âme des flibustiers et des pirates.

***PLUS PRÈS DE TOI** (Ceux de Kitchener en France), par Claude FRÉMY (5^e mille).

Ce roman d'amour et de haute croyance, symbolise en quelques personnages, dans une action ardente, l'union des cœurs de France et d'Angleterre.

***LUEURS et REFLETS de la GUERRE**, par Gaston SORBETS.

De la prose, des tableaux délicats, des pages tragiques, les lueurs terribles et les plus émouvants reflets de la guerre.

NOUNE ET LA GUERRE, par YVES PASCAL.

Ce roman, passionné et vivant entre tous, dit les joies, les craintes, les espoirs et les douleurs d'une petite Parisienne à qui la guerre prend son amant.

VOLUMES A PRIX DIVERS

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE, par le D^r LUCIEN-GRAUX.

Une documentation pittoresque, attachante, dans laquelle l'auteur a rassemblé et donné tout ce que la guerre inspira, dans tous les pays, de bruits, canards, propos romanesque, fausses nouvelles. Trois vol. grand in-16 (6^e mille), 400 et 500 pages.

Le volume grand in-16. Net 6 fr.

LE MASSACRE DES INNOCENTS, par Alfred MACHARD et POULBOT, avec 47 dessins inédits de POULBOT.

Cette héroïque légende de guerre, écrite et illustrée par les deux artistes qui ont créé les types les plus inoubliables d'enfants, élève au plus haut tragique et divinise les images des plus innocentes victimes de la guerre : les petits enfants.

Un volume illustré. 2 fr. 50

***L'ARMÉE DE L'AIR**, par Jacques DUVAL. Préface du Général DUVAL, chef du service aéronautique aux armées.

C'est, de tous les livres traitant de l'aviation militaire, celui qui, dans la forme la plus claire et la plus attachante, donne les précisions les plus complètes, sur la cinquième arme.

Un volume. 2 fr. 50

***PREMIÈRE ÉTAPE (La guerre de mouvement en 1914)**. Notes d'un officier de liaison.

Ce livre contient une documentation précieuse pour l'étude des premières opérations de la guerre.

Un volume. 2 fr. 50

***SAVOIA ! La Guerre des Cimes** par Eric ALLATINI. — Couverture en couleurs de CAPPIELLO (3^e mille).

Ce sont des pages enthousiastes ou tragiques sur

la guerre en Italie, dans les montagnes, sous la menace de l'avalanche, avec l'horreur du froid et de la nuit.

Un volume in-16. Net 2 fr.

***L'ÉNIGME DE CHARLEROI (Quel s'est-il passé à Charleroi ?)** par Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française, 128 pages, 4 cartes (27^e mille).

Dans ce livre, l'historien de la guerre actuelle nous dit comment « Charleroi », dont on a voulu faire une faute, se reliait à la grande manœuvre qui devait aboutir à la bataille de la Marne.

Un volume in-16. Net 1 fr. 50

***LES FLANDRES EN KHAKI**, par Victor BREYER, couverture dessinée par HAUTOY. Préface de C. FAROUX.

Dans ce livre, l'auteur, alors interprète militaire, nous fait vivre les premiers jours de cette « méprisable petite armée anglaise » qui depuis...

Un volume in-16. Net 2 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

HERNIE
Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT -



NOUVEAU BANDAGE PLUS de SOUS-COÛSSE de RESSORT DORSAL
Contention parfaite - Fixité absolue
MEYRIGNAC Bié 229, rue St-Honoré PARIS

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notice gratis.
NERVODONAL, 57, Avenue de la République, Paris

PELADE NOTICE GRATUITE
SEWIT, pharmacien
21 rue Malabaila, Toulouse

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris 1918.)



(Cl. H. Manuel.)

“ LE PLÉBISCITE EST FAIT ! ”

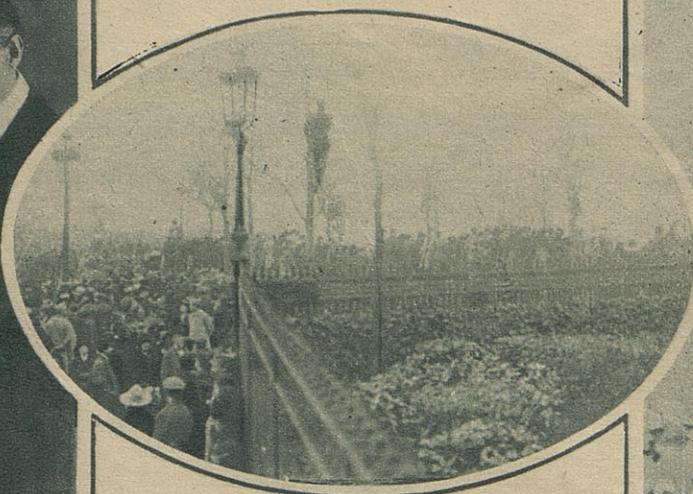
(Photographie prise le 8 décembre, à Strasbourg, au moment où le Président Poincaré prononça la phrase historique. Sur le cliché, de gauche à droite : G^{ral} Gourau I, M^l Pétain, M^l Joffre, Antonin Dubost, Clemenceau, G^{ral} Dupargé, P^r Poincaré, Deschanel).

J'ai vu.

AUTOUR DU P^{NT} WILSON



Le Président Wilson avec sa fille Mrs Mac Adoo, son gendre et sa petite-fille.



Le jour de l'arrivée de leur Président à Bres (13 décembre 1918) les marins américains grimés dans les matras des navires en rade poussent des hurrahs en son honneur!



Le docteur Wilson lorsqu'il était le recteur réputé de l'Université de Princeton.

DEPUIS le 13 décembre le Président Wilson est l'hôte de la France où il doit séjourner deux mois en tout. Les Parisiens que leur curiosité ont amené dans la soirée aux abords du magnifique hôtel Murat où, rue de Monceau, le chef de la grande République alliée réside pendant la durée de son séjour ont été frappés des mesures sévères prises pour empêcher tous les bruits. A partir de huit heures du soir les automobiles ne circulent plus dans cette partie de la ville et la foule est contenue assez loin de l'entrée principale.

C'est que le Président Wilson qui est venu en France pour collaborer intimement à l'œuvre de la paix et qui, malgré l'immense étendue de l'Atlantique, n'a pas cessé de s'occuper des affaires extérieures de son pays travaille de longues heures avec son secrétaire particulier M. Tumulty! Il a horreur du bruit dès qu'il est devant sa table de travail, dès qu'il pense, qu'il écrit, qu'il doit prendre des décisions. Et de plus, comme tous les grands travailleurs de la pensée, il a besoin de sommeil, car il se couche régulièrement vers onze heures.

Son médecin, le Dr Grayson qui l'a accompagné en France a peint ainsi le caractère et l'emploi du temps de son client.

« Le Président surprend par sa grande simplicité. C'est un homme sensible. Nul n'est moins froid que lui, malgré son air austère. Nul ne mène une vie plus régulière. Il se lève tous les matins à 7 heures. Trois fois par semaine il monte à cheval, ou joue au golf. Il est très exact : à une heure précise, il se met à table pour déjeuner. Puis jusqu'à quatre heures, il reçoit des visites. De quatre à six, il travaille. Quand il doit prononcer un discours de quelque importance, il le compose lui-même sur sa machine à écrire! »

LE FILS DU PASTEUR

La vie privée de cet homme, qui a tenu dans ses mains les destinées du monde entier et qui s'est servi de la puissance formidable de sa fonction pour faire triompher le droit et la justice, fut assez banale jusqu'au jour où il fut appelé à

la première magistrature des États-Unis d'Amérique.

Thomas Woodrow Wilson est né le 28 décembre 1856 à Staunton (en Virginie). Il était fils et petit-fils de pasteurs presbytériens. Son grand-père, James Wilson, d'origine irlandaise, avait quitté l'Ulster en 1807 et avait débuté en Amérique comme journaliste, rédacteur à l'*Aurora* de Philadelphie, fondant ensuite le *Western Herald* à Stenbeville et le *Pennsylvania Advocate* à Pittsburg. Son père, Joseph Ruggles Wilson, avait d'abord été professeur, et ce n'est qu'en 1855 qu'il devint pasteur à Staunton.

Woodrow était le nom de famille de la mère du Président. Le père de celle-ci, le révérend Thomas Woodrow qui appartenait à l'église presbytérienne écossaise, avait quitté Carlisle pour émigrer au Canada et de là dans l'Ohio. Le pasteur Woodrow avait pris parti en faveur des théories darwiniennes nouvelles alors, et dans ses sermons il avait essayé d'adapter la doctrine chrétienne à ces idées modernes. Chose difficile! Mis en demeure de se dédire publiquement, il avait fait cette réponse : « Vous me demandez un mensonge à la place d'une sincère conviction. Messieurs vous ne méritez plus la confiance d'un honnête homme, je vous salue. » Et il était rentré dans la vie civile.

Jusqu'à neuf ans — il n'avait appris à lire qu'à cet âge — l'instruction du jeune Tommy Wilson fut quelque peu négligée : de Staunton il était allé à Augusta, en Georgie, avec son père et il se trouvait dans cette ville lorsque la guerre de Sécession éclata. Quand il commença ses études, Thomas Wilson se montra très studieux mais particulièrement réfléchi. On l'appelait *The Running Kid* (l'enfant qui court) car dès qu'il sortait de l'école, on le voyait s'éloigner tout seul dans des chemins détournés, méditant plus longuement pour ses onze ans que certains hommes mûrs, et soudain, au pas de course, il regagnait la maison paternelle, et sitôt arrivé se mettait à faire ses devoirs, profitant ainsi de ses méditations.

THOMAS WOODROW WILSON ÉTUDIANT

Fréquemment l'enfant accompagnait son père dans ses promenades à travers la campagne ou les quartiers industriels d'Augusta, et le pasteur commentait pour son fils les ouvrages de Scott et de Dickens. Quittant le *Davidson Collège* d'Augusta, Thomas Wilson fut quelque temps à Columbia, en Caroline du

Sud, puis, pour se remettre d'une grave maladie, il alla se reposer toute une année à Wilmington, port de la Caroline du Nord. Il avait alors dix-sept ans.

En 1875, il se faisait inscrire à l'Université de Princeton, qui était et qui est toujours le centre le plus rayonnant, des études de Droit, de Philosophie et de Théologie de tous les États-Unis. Ses camarades l'appelaient « le Mouton » en raison de son caractère tranquille. Cela ne l'empêcha pas de recevoir son diplôme d'A. B. (Artium baccalarens) après l'obtention duquel il décida de faire son droit. Gradué en 1879, après des études exceptionnellement brillantes, il quitta Princeton pour suivre, un an, les cours de l'Université de Virginie. Mais une nouvelle maladie provoquée par la fatigue d'un travail forcé le forçait à se reposer plusieurs mois au milieu des siens. En mai 1882, il se faisait inscrire comme avocat au barreau d'Atlanta (Georgie), et ouvrait un cabinet en association avec un nommé Renick.



Le Président Wilson le jour de son arrivée à Paris.

Mrs Edith Wilson se rendant à la réception de l'Hôtel de Ville.

Mais le prétoire ne retint pas plus d'un an l'avocat qui ne trouvait guère de causes. Il décida d'enseigner la loi. Il conquit donc successivement tous les grades dans les cours d'Administration, d'Economie et de Politique. De 1883 à 1885, il resta à l'Université John Hopkins de Baltimore. En 1886, il recevait son diplôme de docteur alors que, depuis un an, il professait déjà l'histoire et l'économie politique au collège de femmes de Bryn Maur, puis de Philadelphie.

PROFESSEUR ET GOUVERNEUR

De ce collège, le docteur Wilson passa à la Wesleyan University, de Middletown (Connecticut), où il devait rester deux ans de 1889 à 1890, chargé des cours spéciaux de Jurisprudence, d'Economie et d'Histoire. Puis Thomas Woodrow Wilson retournait à Princeton, comme professeur cette fois, chargé de la chaire de Jurisprudence. En 1902, il devenait président (recteur) de cette grande institution et il occupait ces fonctions lorsqu'il fut élu Président de la République, en remplacement de M. Taft, le 5 novembre 1912.

Affilié depuis quelques temps au parti démocrate, le docteur Wilson avait enlevé aux républicains le poste de gouverneur de l'Etat de New-Jersey et à Trenton, il a laissé les souvenirs d'un magistrat généreux, impartial, et d'un grand travailleur. Les habitants de Trenton montrent toujours avec fierté une fenêtre du rez-de-chaussée de leur Capitole derrière laquelle on apercevait nuit et jour, la silhouette de leur gouverneur, penché sur la table de travail.

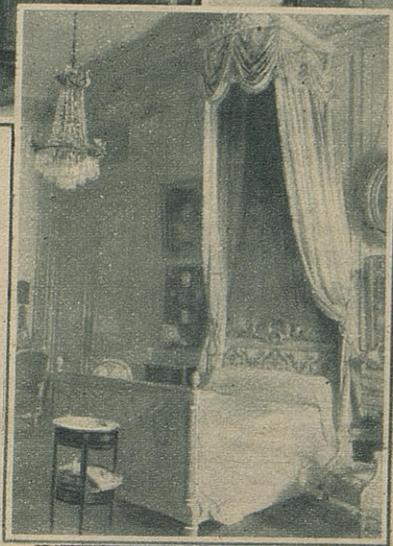
Administrateur tenace, le gouverneur Wilson ne cessait de demander aux députés de la République le vote des lois qu'il prétendait nécessaires.

« J'ai besoin de cette loi, disait-il aux *assemblymen* de l'Etat. Si vous ne me la donnez pas en session d'hiver, je vous la redemanderai en session de printemps ; et si je ne l'obtiens pas en session de printemps je vous convoquerai en session spéciale d'été ! »

Naturellement, il avait toujours gain de cause et ses administrés n'avaient pas lieu de s'en plaindre. Sa réputation de gouverneur, son auto-



Un coin du salon de M. Wilson rue Monceau.



La chambre de Mme Wilson à l'hôtel Murat.



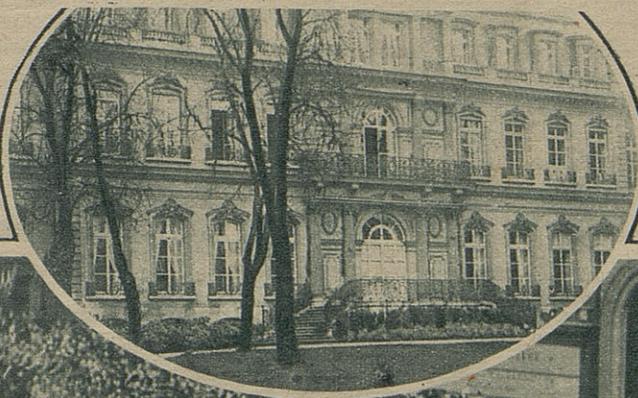
La chambre du Président Wilson à l'hôtel Murat.

rité dans le parti démocrate autant que les travaux historiques, sa biographie de Washington, *l'Histoire du peuple américain*, et surtout son livre *The State* (l'Etat) où il démontrait que selon la constitution américaine, le Président de la République est pratiquement le chef absolu en temps de paix comme en temps de guerre, toutes ces considérations lui valurent de l'emporter sur M. Bryan.

A LA MAISON BLANCHE

A la consultation de Baltimore, en juillet 1912, il se présenta au Congrès où il devait triompher.

L'élection du docteur Wilson à la Présidence



L'hôtel du prince Murat résidence

de la République, fut un véritable triomphe pour le parti des démocrates. Il l'emporta dans 40 Etats sur 48 et fut élu par 303 voix contre 88 à M. Roosevelt progressiste et 8 à M. Taft président sortant, républicain. Une fois à la Maison Blanche, le président Wilson continua sa vie simple comme par le passé, réduisant au strict minimum l'apparat du pouvoir, restant malgré tout, l'homme

privé, simple, cordial, enjoué et continuant ses habitudes sportives. Le docteur Wilson est, en effet, un fervent du golf, après avoir pratiqué la bicyclette qui lui servit jadis à excursionner en France. Au golf, ses partenaires habituels sont Mrs Wilson sa femme, sa fille, Mrs Mac Adoo, et son médecin, l'amiral Grayson.

Il aime, particulièrement à se promener incognito, et, de même qu'à Paris on peut le voir dans les allées du Bois de Boulogne, en Amérique il s'en va fréquemment au hasard à travers la ville accompagné seulement de son médecin ou de son secrétaire particulier. Un jour qu'il visitait incognito le musée de Yorktown le gardien lui dit : « C'est curieux ce que vous ressemblez à M. Wilson ! »

Et le président de répondre : « Vous me dites cela pour me flatter ! » Lorsqu'il apprit la véritable personnalité de son visiteur le brave gardien fut désespéré : « Quand je pense que j'aurais pu lui demander une place de facteur ! » ne cessait-il de répéter à qui l'interrogeait sur sa mésaventure.

En juin 1885, le docteur Wilson avait épousé, à Savannah, miss Ellen-Louis Axson, fille d'un pasteur, qui lui donna trois filles : l'aînée, Eleonor, a épousé William-Mac Adoo qui fut longtemps secrétaire d'Etat aux Finances, jusqu'à l'armistice ; la seconde, Jessie, est devenue, en 1913, la femme d'un avocat new-yorkais, M. Francis B. Sayre, et la cadette, miss Margaret Wilson, est actuellement en France où elle a voulu venir pour servir dans une formation de l'Y. M. C. A. sur le front.

Le 7 août 1914, Mrs Wilson décédait des suites d'une chute qu'elle avait faite dans les escaliers de la Maison Blanche. L'année suivante, au mois de septembre, sur les instances des siens, le président Wilson épousait la veuve

du Président Wilson à Paris.



Le Président Wilson et le Président Poincaré passant place de l'Opéra, le 16 décembre 1918, pour se rendre à la réception de l'Hôtel de Ville.

J'ai vu...

d'un grand orfèvre de New-York, Mrs Norman Galt, née Edith Bolling, qu'il avait connue chez sa fille Mrs Mac Adoo et qui en toutes occasions, ne manquait pas de faire montre des sentiments d'affection qu'elle avait pour la France.

Orateur, le président Wilson a la parole très facile, claire, élégante. Mais comme il n'a pas déposé la raideur professorale, il n'emballe pas son auditoire. Un jour, dans une réunion publique, un cultivateur l'interrompit : — « Vous n'êtes qu'un politicien amateur ! lui cria-t-il ! »

— C'est vrai ! répliqua Wilson, mais c'est une infériorité !

LE P^{re} WILSON ET LA GUERRE

Dès son arrivée au pouvoir, le Président Wilson mit à exécution trois des réformes qu'il avait promises dans son programme d'élection. En avril 1913, il faisait soumettre au Congrès un nouveau tarif douanier qui fut voté en octobre et connu sous l'appellation de tarif Urdeiwod, prévoyant des exemptions et des réductions de droits. Et pour rendre au fisc ce qu'il lui enlevait ainsi, le président fit fonctionner l'impôt fédéral sur le revenu. Le *Fédéral Revenue Act* du 23 décembre 1913, visa les grandes banques, puis, s'attaquant aux trusts, le professeur Wilson demanda au Congrès d'instituer une commission d'enquête et de justice qui fut une perpétuelle menace pour les brasseurs d'affaires.

A l'extérieur, M. Wilson employa sa première présidence à tranquilliser les grandes républiques de l'Amérique du Sud que l'impérialisme de M. Roosevelt lo squ'il était président, avait quelque peu inquiété et qui eussent pu être tentées d'intervenir au Mexique perpétuellement troublé.

Les troupes des États-Unis avaient occupé

Vera-Cruz, en avril 1914, pour venger les attentats de Tampico : la médiation de l'Argentine, du Brésil et du Chili donna satisfaction au gouvernement de Washington et évita la guerre : le 23 novembre 1914, les troupes fédérales évacuaient enfin Vera-Cruz : l'honneur des États-Unis était vengé.



Le Président Wilson se promenant à âne dans sa propriété d'Harlakanden-House.

D'ailleurs, l'attention du président Wilson était entièrement tournée vers le théâtre de la grande tragédie mondiale : le professeur avait conscience de la leçon qu'il était appelé à donner inévitablement au vieux monde. Mais les États-Unis, peuple entièrement dévoué à la paix perpétuelle, n'avaient ni canons, ni munitions. Contrairement à ce que disait jadis Washington, les affaires de l'Europe intéressaient les Américains, et ceux-ci, après les crimes de Louvain, de Reims, du *Sussex* et du *Lusitania* ne pouvaient hésiter.

Jusqu'à l'époque de sa réélection, M. Wilson se contenta de souligner les attentats de l'Allemagne par des notes diplomatiques. En 1916, il se représentait devant le Congrès où, finalement, il réunit les voix de 276 ligues représentant 9 116 296 électeurs contre les 255, représentant les 8 547 474 partisans de M. Hughes, l'ancien gouverneur de New-York qui se présentait.

Contrairement à l'attente de l'Europe, les Américains avaient voté pour l'intervention américaine dans la guerre. Après la note de l'Allemagne avisant les États-Unis que ses sous-marins avaient ordre de couler tout navire neutre, le Président Wilson se présentait devant le Congrès le 3 février 1917 et faisait cette retentissante déclaration : « J'ai donné ordre au sous-secrétaire d'État, d'annoncer à son Excellence, l'ambassadeur d'Allemagne que toutes relations diplomatiques entre les États-Unis et l'Empire allemand sont rompues et que l'ambassadeur d'Amérique à Berlin doit être immédiatement prié de remettre ses passeports à Son Excellence ! »

Dès lors, les événements se précipitèrent et le 6 avril 1917, le président Wilson signait la résolution de la guerre adoptée par les deux Chambres. Ce jour-là, l'Empire allemand avait cessé d'exister !

HENRY COSSIRA.

A LA FRANÇAISE

Partout où nos armées ont séjourné, sur le Rhin et au delà, sous l'ancien régime, la Révolution, le premier Empire, la France a laissé quelque chose d'elle-même sur quoi l'Allemagne a vécu : type d'humanité, idée sociale ou politique, grands travaux d'utilité générale, du moral au matériel, les soldats et les chefs français ont tout renouvelé. Progrès apporté par les armes, mais, comme la lance d'Achille, guérissant les blessures qu'elles avaient faites. Le jugement sincère sur la domination française a été exprimé maintes fois, toujours le même.

Une route commercialement précieuse, le long du Rhin, a été l'ouvrage de Jean Bon Saint-André, préfet du département du Mont-Tonnerre, sous Napoléon. A l'autre bout du Rhin moyen, Dusseldorf fut administré par le comte Beugnot pendant plusieurs années, et par lui embelli, pourvu de monuments d'intérêt public. Beugnot, dans ses mémoires, parle de Jean Bon Saint-André, avec lequel il avait travaillé de temps à autre. Sous le grand préfet de Mayence on retrouvait sans peine l'ancien conventionnel resté d'âme toute républicaine : « Mettant à l'écart la représentation dont la nécessité ne lui était pas démontrée, et le respect de certaines convenances dont il n'avait pas même l'idée, Jean Bon, du reste, ne laissait rien à désirer : travailleur infatigable, administrateur toujours prêt, sévèrement juste sans acception de parti, il comblait les vœux du département qu'il avait d'abord effrayé. Le mobilier de son cabinet consistait en quatre planches de sapin solidement unies, six chaises de bois et la lampe devant laquelle il passait souvent des nuits. » Ce témoignage d'un modéré, qui avait tenu à l'ancien régime, n'est pas suspect. Aujourd'hui encore, malgré les chemins de fer et les vapeurs sur le Rhin, la route de Jean Bon est toujours utile, « la magnifique route de Mayence à Coblenz », et Beugnot ajoute : « Ce monument, quand les Français ne laisseraient que celui-là de leur séjour en Allemagne, il suffirait à l'immortaliser. » Et voici, pour finir sur Jean Bon Saint-André, comment il quitta sa préfecture. Les armées, retraitant après Leipzig, apportèrent aux bords du Rhin le typhus : le préfet de Mayence le contracta en visitant les soldats dans les hôpitaux et y succomba, « victime d'un zèle emporté jusqu'à l'imprudance ». Le témoignage des Mayençais à ce Français subsiste dans le monument funé-

raire qu'ils lui ont élevé, monument « simple comme lui », dit la pierre tombale sous laquelle il repose « au milieu de ceux qu'il chérissait ». Qu'on cherche une pareille marque de regret et d'honneur décernée à un fonctionnaire allemand mort en Alsace-Lorraine !

Ce juste de la Montagne a eu à la fois son contraste et son pareil en la personne du comte de Thorane, lieutenant des armées de Louis XV et gentilhomme provençal, que Francfort a connu lors de l'occupation de 1759. Sa fonction était de régler les différends entre civils et militaires ; par le fait, il exerçait une autorité absolue. Il avait pris quartier chez l'un des notables de la ville, présomptueux et grincheux animal, dont il eut à essayer plus d'une avanie gratuite. Ce bourgeois important, féru d'admiration pour Frédéric II et



L'ADIEU DES BLESSÉS DE GUERRE ALLEMANDS A LEUR EMPEREUR

« Tu n'as pas eu de larmes pour nous ; nous n'en avons pas pour toi ! »

(Extrait du *Simplicissimus*.)

ses soldats, s'appelaient M. Goethe, le propre père du poète. Celui-ci, tout enfant, avait observé d'un regard déjà profond, le « lieutenant du roi », et bien des années après, il se rappelle l'homme et les traits de sa figure et de son âme. Il s'est présenté le soir ; il s'installe en évitant de fixer aux murailles ses cartes, de crainte que les clous n'abiment les papiers. On lui a dit que son hôte avait une collection de gravures et de tableaux ; il demande s'il ne pourrait les voir sans tarder, même aux lumières. Il s'enquiert des artistes et s'ils habitent la ville. Il commandera à plusieurs d'entre eux des panneaux et des trumeaux pour la décoration de son château près de Grasse, et ne les payera pas avec des bons de réquisition. Vraiment, il suffirait de transcrire ces quelques pages de Goethe sur un gentilhomme militaire français pour faire la plus sanglante et la plus comique satire qu'on puisse imaginer sur les visiteurs titrés et princiers qui furent les garnisaires de nos villes et de nos châteaux en 1870 et de 1914 à 1918. Ce comte de Thorane était-il une exception, un pur esprit, un philosophe sous l'uniforme, un Vauvenargues planant au-dessus de la passion violente ? Rien de tel ; Goethe nous apprend, qu'il était tout le contraire : vif et plus que vif. Mais quand il entrait en état de colère, il s'écartait, se renfermait, ne se laissait voir par personne. C'était un modèle de dignité et de maîtrise de soi. Il n'eût jamais dit, même à l'ours malgracieux qui lui portait sur les nerfs : « Vous voyez cette arme à feu ; elle peut partir comme par hasard, et nous dirons que nous ne l'avons pas fait exprès, et on nous croira. » Il fallait le progrès à rebours, le progrès d'Allemagne, la culture à la prussienne pour que ce mot fût dit, dans une de nos villes du nord, par un de leurs officiers à une femme pantelante de peur.

Cette figure, qui avait frappé Goethe, était « maigre et sérieuse, avec des yeux noirs et pleins de feu ». Un jour qu'il était en humeur de s'expliquer, il disait : « Être juste dans le moment, ne pas négliger mon devoir, ne composer en rien avec mon honneur, tel est mon souci. » Le Rhin a revu depuis quelques jours cette figure et entendu ce langage. Celui qui s'appelaient autrefois comte de Thorane, s'appelle aujourd'hui général Mangin : c'est le même homme.

TH. L.

J'ai vu...

LA REDDITION DE LA « FLOTTE ALLEMANDE »



Le vainqueur : l'amiral Beatty.

Les grands croiseurs de combat allemands conduits à leur lieu d'internement (Vue prise d'un hydroavion).

Le 21 novembre 1918 fut le « jour » de l'amiral sir David Beatty qui, à bord de son vaisseau le « Queen - Elisabeth », assista à la reddition de la grande flotte de guerre allemande. Encadré chacun par deux destroyers britanniques, les géants de la flotte impériale défilèrent dans le « Firth of Forth » avant d'aller se faire interner. Tous les marins anglais, ceux du

croiseur français *Amiral-Aube*, ainsi que des marins américains assistèrent de leur poste de combat à cet impressionnant spectacle, terrible épreuve pour l'orgueil germanique. « Elle est enfin sortie, cette flotte allemande ! » déclarait sir Beatty, mais c'est pour se rendre. Il lui eut été facile d'éviter cette humiliation suprême si elle avait accepté le combat »

La Science pittoresque

LA GUILLOTINE POUR LES TENIAS

Le ver solitaire, ou *ténia*, est une sale bête qui mérite la guillotine. Il n'est personne au monde qui ne soit de cet avis ; mais de là à l'exécution il y a un cheveu. Eh bien ! détrompez-vous : un inventeur américain — naturellement — a imaginé il y a quelque soixante ans, une guillotine pour les vers solitaires ! Notre excellent confrère, *Scientific American*, ayant eu la curiosité de fouiller les archives du bureau des inventions a découvert, en effet, les plans et la description de cette machine. Nous nous en voudrions de ne pas lui donner toute la publicité qu'elle mérite.

Le ver solitaire, hôte des pauvres humains, leur occasionne force désagréments. Les personnes affligées de ce compagnon cherchent à s'en débarrasser, mais l'animal n'abandonne le plus souvent qu'une partie de son corps, la tête restant féroce-ment accrochée aux tissus. Des anneaux se reforment et tout est à recommencer.

L'Américain en question a résolu de supprimer cette tête. Son piège consiste en une sorte d'œuf allongé de 19 millimètres de longueur et de 6 millimètres et demi de diamètre, arrondi aux extrémités, et percé d'un trou sur le côté. A l'intérieur se trouve un petit cylindre à guillotine muni de crans aigus et qui peut être poussé par un léger ressort à boudin (voyez la figure).

Le patient jeûne pendant vingt-quatre heures, arme le ressort, introduit un appât dans le cylindre et avale l'œuf après avoir adapté une longue ficelle.

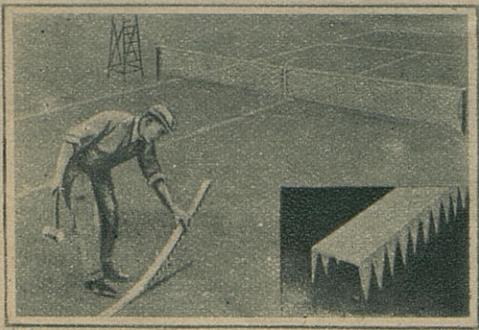
Que se passe-t-il ensuite ? Le *ténia*, tout heureux de recevoir une pitance quelconque, se précipite sur l'œuf qu'il explore, trouve une entrée et, au fond, la table mise. Le repas n'est pas de longue durée. Après quelques bouchées, sans aucun doute excellentes, un dé clic se produit, le ressort pousse le cylindre et... couic... le ver solitaire a la tête coupée !

Il ne reste plus qu'à tirer sur la ficelle pour ramener l'œuf avec la tête du supplicé à l'intérieur !

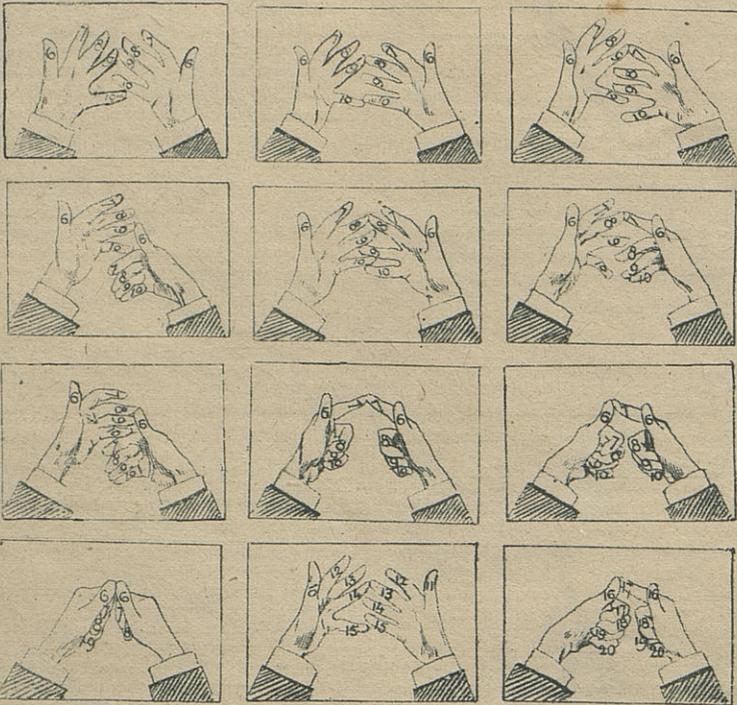
On dit que l'inventeur n'a pas fait fortune !

POUR LE TENNIS

Un américain a imaginé une nouvelle méthode pour marquer les jeux de tennis. Il utilise un ruban de fer galvanisé d'une certaine longueur que l'on enfonce au maillet dans le sol. Ce ruban est fortement maintenu en place par deux rangées latérales de dents de scie qui l'immobilisent et les temps secs ou humides n'ont aucune action sur lui. On l'enlève quand on veut et on le remplace par sections lorsque le besoin s'en fait sentir. Une couche de peinture renouvelable à volonté lui assure une très longue durée.



Un procédé pratique pour marquer les jeux de tennis.



UNE MÉTHODE TRÈS SIMPLE POUR FAIRE DES MULTIPLICATIONS SUR SES DOIGTS.

APPRENEZ A CALCULER SUR VOS DOIGTS

Instinctivement les doigts interviennent dans le calcul chez les enfants, notre numération s'y prête admirablement puisque nous avons dix doigts, cinq à chaque main. Comment les utiliser d'une manière pratique pour faire des multiplications ?

Un mathématicien polonais, M. Procopovitch, a imaginé une méthode qui a donné de très heureux résultats dans les classes élémentaires pour faciliter aux enfants l'étude de la table de Pythagore. Voici comment il procède :

Les produits des nombres inférieurs à 6 sont négligés, étant facilement appris par les enfants. Il numérote donc les doigts en attribuant la valeur 6 aux pouces, 7 aux index, 8 aux médians, 9 aux annulaires et 10 aux petits doigts.

Lorsque l'on veut multiplier deux de ces nombres on met l'un en face de l'autre, les doigts de chaque main représentant les chiffres, puis on additionne les doigts des deux mains au-dessus de ceux qui se touchent en y comprenant ces deux derniers, et on obtient le chiffre des dizaines, on multiplie ensuite les doigts qui restent et on obtient le chiffre des unités.

Prenons un exemple en multipliant 8 par 9. Le troisième doigt de la main gauche (8) est mis en face du quatrième doigt de la main droite (9). Totalisons ces doigts : nous obtenons : $3 + 4 = 7$ qui est le chiffre des dizaines. Il nous reste 2 doigts de la main gauche et 1 doigt de la main droite que nous multiplions pour obtenir le chiffre des unités : $2 \times 1 = 2$. Le produit de 8 par 9 est donc 72.

Si l'on désire multiplier des nombres plus élevés, le mode d'emploi des doigts est identique, mais il convient de leur attribuer une autre valeur. Si nous avons à multiplier 13 par 14, par exemple, nous numérotions nos doigts à partir de 11 jusqu'à 15, toujours dans le même

ordre que précédemment, c'est-à-dire en partant du pouce. Rapprochons le doigt 13, de la main gauche, du doigt 14, de la main droite. Totalisons ces doigts pour obtenir encore le chiffre des dizaines : 7. Multiplions ces mêmes doigts : 3×4 et nous obtenons 12. Ajoutons les 7 dizaines. Le total est 82. En augmentant de 10 la valeur de chaque doigt, nous avons multiplié sans nous en douter 10 par 10. Cette centaine doit être ajoutée au total précédent pour obtenir le produit désiré : 182. C'est très simple, et avec un peu d'habitude les opérations se font rapidement, sans aucune hésitation.

On peut d'ailleurs progresser avec des nombres plus élevés en tenant compte des vingtaines, des trentaines, etc. Ainsi $18 \times 19 =$ (comme précédemment $4 + 3 = 7$ vingtaines) ou 140 ; ajoutons le produit des doigts inférieurs $2 \times 1 = 2$, plus deux centaines conventionnelles = 342.

Comme en toutes règles il y a toujours des exceptions la méthode n'est applicable que lorsque le multiplicande et le multiplicateur appartiennent à une même série de cinq chiffres.

HOMARDS GÉANTS

Ces crustacés géants appartiennent, on s'en doute, à la faune américaine et le musée d'histoire naturelle de New-York les a recueillis. Le plus grand, celui de droite pesait le modeste poids de 17 kilogrammes et mesurait 1 mètre de longueur ; l'autre ne vient qu'en seconde ligne avec 14 modestes kilogrammes.

Capturés à la hauteur de New-Jersey ils furent quelque peu endommagés, ne s'étant pas rendus sans se défendre. Le plus grand était couvert de cicatrices très glorieuses qui ne lui ont pas valu, d'ailleurs, la moindre considération ni la plus petite des décorations.

Les savants ont estimé que ces deux homards devaient avoir vécu une cinquantaine d'an-

nées, existence très longue, puisque la vie normale des homards ordinaires ne dépasse pas trente ans. ce qui n'est déjà pas à dédaigner,

STÉROSCOPIE A L'OEIL NU

Un de nos aimables lecteurs, M. Félix Perret, nous signale un procédé original et peu coûteux de faire de la stéréoscopie. Certaines photographies, que l'on regarde avec intérêt en raison de leur caractère à la fois artistique et documentaire, se prêtent en effet à ce phénomène du relief pour peu que l'on sache les regarder. Il suffit de les regarder d'un seul œil, l'autre étant fermé : au bout de quelques instants, vingt-cinq ou trente secondes, ce relief apparaît d'une manière saisissante. Notre correspondant attire, particulièrement, l'attention sur la photographie représentant les ruines du château de Concy, que nous avons publiée dans notre numéro du 1^{er} octobre. Nous avons constaté, en effet, que le relief est saisissant en opérant comme l'indique notre ami. On peut encore obtenir un résultat identique en regardant les photographies dans un tube de carton, comme on le ferait avec une lunette, ou même simplement à travers la main arrondie pour former un tube très primitif que l'on rapproche de l'œil.

LA CULTURE A LA DYNAMITE

Un savant, M. Piédallu, a remarqué que les plantes sauvages poussent très rapidement sur les bords des anciens trous d'obus et des vieilles tranchées bouleversées par les explosifs. C'est là, d'ailleurs, une remarque confirmée par l'expérience. Des cerisiers de deux ans, plantés dans des trous creusés à la dynamite, atteignaient plus de trois mètres de hauteur, tandis que d'autres, plantés à la bêche, ne dépassaient pas 1^m,50.

Serrant de près ce curieux problème, M. Piédallu et M. Malloué ont étudié la composition d'un explosif « agricole » que l'on enfonce dans une cartouche dont le culot contient des produits fertilisants, variables suivant les terrains : phosphates, nitrates, potasses, etc.

Vous saisissez aisément la manœuvre qui suit. On creuse un trou de mine de 60 centimètres de profondeur et on y descend la cartouche, on allume le cordon bickford qui provoquera l'explosion et on se trotte ! L'explosion produit un trou d'obus de 80 centimètres de profondeur, et, tout autour, la terre est sérieusement émiettée, fissurée. La terre absorbe rapidement les vapeurs fertilisantes et il n'y a plus qu'à planter l'arbre. Tous ceux qui possèdent la plus petite notion d'arboriculture comprendront de suite qu'un arbre planté dans ces conditions poussera beaucoup plus vite qu'un autre dont les racines seront arrêtées par un sol impénétrable.



Deux homards qui pèsent 31 kilogrammes !



LORS DE LA REPRISE DE NOYON, LE PRÉSIDENT POINCARÉ AVEC LES GÉNÉRAUX FAVOLLE ET HUMBERT.



LE GÉNÉRAL HUMBERT



M. CLEMENCEAU VIENT VISITER LE POSTE DE COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL HUMBERT A LA III^e ARMÉE.

Un historien de la guerre a défini le général Humbert par ce mot d'un de ses officiers : « Mon général, c'est de l'élégance dans de l'énergie ». Le contraire eût été beaucoup plus exact : le général Humbert est tout énergie sous des dehors d'élégance.

De taille moyenne et mince, pris dans une tunique longue, à la française, il porte ses cinquante-six ans avec l'aisance de la trentaine. Le geste, la parole, le regard sont vifs ; le pas net et léger. L'allure a les grâces de la précision et la verve de l'agilité. Une sorte de fantaisie heureuse y met ce sur-plus de richesse que la nature n'accorde, d'ordinaire, qu'aux hommes jeunes. Le front large, les sourcils hauts, l'œil aigu, la physionomie ouverte respirent la curiosité intelligente. Dans ce corps d'acier souple, on devine les actions et les paresse d'une race saine. La vie a pu les restreindre, elle n'en a pas atteint la qualité.

L'histoire contemporaine offre peu de biographies d'un caractère plus français que celle du général Humbert. Enfant du peuple, il trouva dans son berceau le vrai trésor de France : les soins, le dévouement, le sérieux, l'amour qui font des familles de chez nous les grandes initiatrices des volontés fortes. On ne peut rencontrer de vie plus droite, plus décidée dans sa marche et plus unie dans son esprit. Enfant de troupe au 20^e chasseurs à cheval dès l'âge de treize ans, général commandant la 3^e armée à cinquante-trois, grand officier de la Légion d'honneur à cinquante-six, le général Humbert est le type même du soldat.



Il est né le 8 avril à Gazeran, près Rambouillet, où son père était gendarme à cheval. Engagé volontaire le 12 avril 1880, dans le régiment dont il était depuis cinq ans le pupille, il est brigadier le 1^{er} janvier 1881, maréchal des logis le 5 octobre de la même année, et il entre à Saint-Cyr quinze jours après. Dans ces débuts de carrière on retrouve l'homme tout entier. Cavalier par goût du prestige, le chasseur Georges Humbert revêt de panache une rare ardeur au travail. L'adolescent capable de passer seul de l'enseignement primaire au secondaire, de suivre, alors qu'il fit son service, les cours du lycée voisin, de conquérir son baccalauréat et d'être reçu à l'École Spéciale Militaire est de ceux que le ciel ensuite aide parce qu'ils se sont d'abord beaucoup aidés.

Je ne sais rien qui puisse donner aux jeunes gens



LE GÉNÉRAL HUMBERT, AVEC SON ÉTAT-MAJOR, SUR LE TERRAIN DE MONDÈMENT.

Fils d'un gendarme et enfant de troupe à 13 ans, il n'est pas de plus belle carrière de soldat que celle du général Humbert qui commanda la III^e armée pendant l'offensive qui nous donna la victoire. Il fut de toutes ces actions fameuses qui couronnent nos drapeaux d'une gloire immortelle.

au contact de l'avenir avec un passé rempli de succès et une âme puissamment trempée. Deux traits saillants y frappent : un désir impérieux d'agir et une qualité d'ambition qui exclut toute médiocrité.

Sous-lieutenant au 102^e d'infanterie il ne peut se contenter soi-même au service métropolitain et part aux colonies pour se battre. Il passe au 1^{er} régiment de tirailleurs tonkinois, le 1^{er} juin 1885. Pendant deux ans au Tonkin, au Cambodge, en Annam, il traque les Pavillons-Noirs, les Chinois, ou les Annamites insurgés. En 1886, on l'envoie avec 150 hommes sur la côte d'Annam pour délivrer les chrétiens opprimés du Bing-Thuang. Arrêté sur la route de Ninh-Hoa par six ou sept cents rebelles pourvus d'artillerie, entouré de troupes annamites dont l'amitié n'attendait qu'un échec pour se muer en haine, l'occasion le révèle un chef. Il occupe de front l'ennemi avec ses tirailleurs, le tourne avec ses zouaves, le désarçonne et le défait par une attaque de surprise déclanchée au moment exact où la manœuvre devait lui donner son plein effet. Le lieutenant Humbert a pris à Rô Thuong une quarantaine de canons, des drapeaux, des prisonniers et délivré une province par sa première victoire.

Revenu en France en 1887, le capitaine Humbert se prépare à l'École de Guerre. Pour lui, l'action et la science sont inséparables et se contrôlent l'une par l'autre. Pas d'officier sans bataille, mais pas d'officier non plus sans large culture militaire. Il avait agi pour savoir ; il revenait apprendre pour mieux agir. De 1891 à 1894, breveté, il remplit des fonctions d'Etat-Major au Gouvernement militaire de Paris et au ministère de la Marine. Mais

lorsque se décide l'expédition de Madagascar, bien que demandé à l'Élysée par Félix Faure nommé, dans le même temps, Président de la République, le capitaine Humbert réclame la faveur de suivre le général Duchesne. L'expédition de Madagascar, où notre armée se débattit dans des difficultés innombrables, décimée par le climat et sans moyens de communication devait fournir au général Duchesne l'occasion de montrer que l'audace de la pensée et du geste vient à bout des pires obstacles. Il trouvait dans le capitaine Humbert un disciple tout formé. La colonne légère qui

plus de confiance en eux-mêmes et dans la vie que de pareils exemples. Ils y apprendront les ressources indéfinies du labeur et du courage dont la chance elle-même n'est que le fruit éclatant.

1^{er} soldat, caporal, puis sergent-major à Saint-Cyr, Georges Humbert en sort 1^{er} en 1883. Il arrive

enleva, dans un raid d'extraordinaire envergure, Tananarive, ne comptait pas d'officier qui en comprit mieux l'esprit, et le galon de commandant qu'il gagna, l'arme à la main, sous les yeux même de son chef, consacrait plus qu'un beau fait d'armes, la valeur d'une pensée militaire déjà sûre d'elle-même. Le commandant Humbert ayant éprouvé ses connaissances techniques, pouvait dès lors accepter le rôle d'officier d'ordonnance du Président de la République. Il fut nommé à l'Élysée le 1^{er} avril 1896.

Cette carrière si brillante est d'une parfaite netteté. Elle est dominée par un clair sentiment du devoir et une haute conception de la discipline personnelle. Une solide conscience religieuse a soumis dès l'enfance le futur général à cette maîtrise de soi qui crée les vies rectilignes. Homme d'action d'abord, et ne séparant pas l'action de l'idéal qui la dirige, il n'a vu dans nos colonies que le champ plus vaste où son activité s'épanouissait plus libre. Mais, dans cet épanouissement même, il avait maintenu intacts l'autorité de son caractère et le commandement de sa personne. Il rapportait de ses voyages des vues larges avec l'assurance d'esprit et de cœur qu'après les avoir délibérément acquises, il les avait exercées.



De 1896 à 1913, le commandant Humbert poursuit dans la métropole sa carrière si brillamment lancée. A la mort de Félix Faure, il passe au 30^e d'infanterie, puis au 3^e bureau de l'Etat-major de l'armée, puis au 102^e, retourne au 3^e bureau, y est nommé lieutenant-colonel le 30 décembre 1902, et prend comme colonel le commandant du 96^e d'infanterie, le 23 juin 1907. Deux ans après, il est chef d'Etat-Major du 3^e corps, et le 23 mars 1912 promu général de brigade à la 56^e brigade d'infanterie.

Dans les vies ascensionnelles comme celle du général Humbert, on distingue après coup, à hauteurs inégales sur la série des échelons hiérarchiques, des paliers où leur fortune s'est plus particulièrement décidée. Saint-Cyr, Rô Thuong, l'école de guerre, Madagascar alternent les grands efforts d'esprit et d'action. Les étapes d'étude chaque fois plus étendues sont suivies de périodes d'application chaque fois plus riches. C'est le rythme du caractère qui reste intangible à travers la complexité croissante des circonstances. On le retrouve identique à lui-même aux grades supérieurs de la carrière. L'officier général Humbert est pareil au capitaine Humbert : il rejoint le



LE G^{ÉN} HUMBERT SUIV D'UN POSTE D'OBSERVATION L'AVANCE DE NOS TROUPES.

général Lyautey dès novembre 1913 et participe aux opérations du Maroc occidental. Le 11 août 1914, désigné pour le commandement de la 1^{re} division de marche du Maroc, il s'embarquait avec elle à Casablanca pour la grande guerre de France.

La victoire de la Marne rayonne d'un tel éclat qu'on oublie volontiers, à contempler sa gloire, l'incomparable effort dont elle fut le fruit. Les opérations qui la précédèrent ont des allures d'épopée. Le mot « retraite » ne représente rien de l'esprit qui les anime. Elles furent une série de succès où les Allemands achoppèrent chaque fois et qui permirent, en ralentissant leur marche, la concentration de nos armées.



A la tête de sa division marocaine, le général Humbert, le 27 août, au sud de la forêt de Rocroy, inflige une déroute à la division de cavalerie de la garde prussienne ; le 28, à la bataille de Signy l'Abbaye, il enlève la Fosse à l'Eau ; le 30, au nord de Rethel, il s'empare des hauteurs de Bertoncourt. Il s'adapte de plain-pied à la stratégie défensive qui consiste à attaquer.

L'ordre d'offensive générale le trouva mieux prêt qu'aucun autre. L'armée Foch, dont il faisait partie, tenait le centre du dispositif que, de Paris à Verdun, le général Joffre opposait à l'ennemi. La poussée allemande fut là, aux marais de Saint-Gond et à P^Ère-Champenoise, plus furieuse que nulle part ailleurs. Menacé dans son flanc droit par l'armée Maunoury, le boche, incapable de riposter sur son aile, chercha la solution à la clef de voûte de notre système.

Humbert l'accueillit à Mondement, et du 6 au 10 septembre, dans une suite de combats acharnés, lui infligea une sanglante défaite. Puis ce fut la marche triomphale à travers les marais de Saint-Gond, la prise de Prunay-les-Marquises, des Marquises, de la Pompelle, et l'établissement du front qui se fixa le 24 septembre pour plusieurs années.

Mais tandis que les lignes se stabilisaient en Champagne, elles s'étendaient sans cesse vers le Nord, dans cette course à l'enveloppement qui ne devait s'arrêter qu'à la mer. Le gros effort allemand s'exerce alors dans les Flandres. Deux batailles s'y engagent, l'une franco-belge sur l'Yser, l'autre franco-anglaise autour d'Ypres. Pour boucher le trou qui les sépare, il faut un général à cran, capable non seulement de contenir, mais de fixer les forces adverses.

(A suivre)

LA RÉPUBLIQUE ALLEMANDE N'EST-ELLE QU'UN DÉGUISEMENT ?



Ich verzichte hierdurch für alle Zukunft auf die Rechte an der Krone Preussen und die damit verbundenen Rechte an der Deutschen Kaiserkrone.

Zugleich entbinde ich alle Beamten des Deutschen Reichs und Preussens sowie alle Offiziere, Unteroffiziere und Mannschaften der Marine, des Preussischen Heeres und der Truppen der Bundeskontingente des Traueldes, den sie Mir als Ihren Kaiser, König und Obersten Befehlshaber geleistet haben. Ich erwarte von ihnen, dass sie bis zur Neuordnung des Deutschen Reichs den Inhabern der tatsächlichen Gewalt in Deutschland helfen, das Deutsche Volk gegen die drohenden Gefahren der Anarchie, der Hungernot und der Fremdherrschaft zu schützen.

Urkundlich unter Unserer Höchsteigenhändigen Unterschrift und beigedruckten Kaiserlichen Insiegel.

Gegeben Amsongen, den 26. November 1918.



En haut, en grisaille les membres de l'ancien gouvernement : le Kaiser, le Kronprinz, Hindenburg, Ludendorff. Au dessous (1) le nouveau chancelier Eber, (2) le ministre d'Etat, Scheidemann (3), Kurt Eisner, le ministre bavarois (En bas de gauche à droite) : Haase, Soll, Max de Bade, Erzberger et le révolutionnaire Liebknecht.

L'acte d'abdication de l'empereur Guillaume II, tel qu'il a été reproduit par les journaux illustrés allemands. On voit qu'il commence par ces mots : « Je renonce par la présente à tous mes droits à la couronne de Prusse. » On remarquera le paraphe de l'empereur et le trait empâté et rageur qui le termine.

LA MONNAIE DE NICKEL

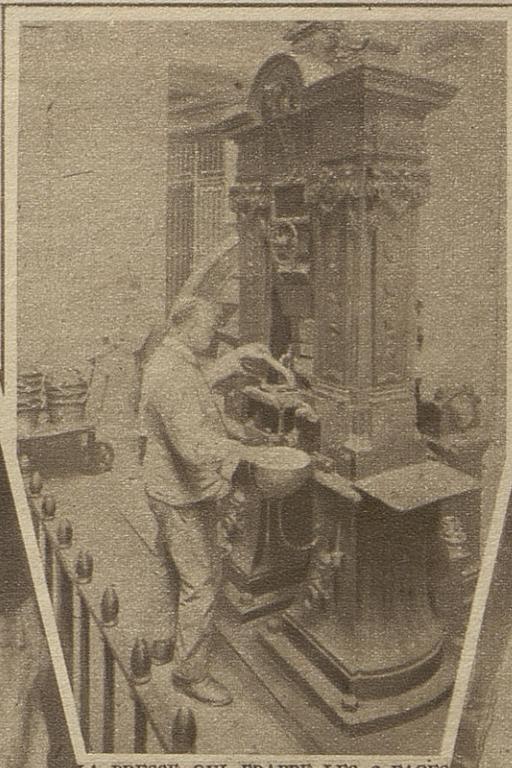
CONDAMNÉE à mort par la loi du 4 août 1913, la monnaie de bronze n'a été exécutée qu'en 1917. La « cérémonie » est d'ailleurs passée inaperçue puisque l'ancien billon en circulation n'a pas été retiré ; il se survit à lui-même et lutte avec le nickel, encore avantageusement dans nos poches. On voit, en effet, très peu de nouvelles pièces comparativement aux anciennes.

Le public a fait un accueil assez froid à la nouvelle mon-

des monnaies sous la forme de lingots cylindriques de 250 grammes environ appelés *bondons*. Après leur admission à la suite d'essais au laboratoire, les lingots vont à la fonte dans des creusets avec la quantité de cuivre nécessaire à la constitution de l'alliage. Ces creusets, en plombagine, sont chauffés au coke ; lorsque la fusion est terminée, les ouvriers les saisissent avec d'énormes pinces et les placent sur des brancards manœuvrés par deux hommes pour les vider dans les lingo-



TONNEAU À SCIERE UTILISÉ POUR LE « BLANCHIMENT » DU NICKEL.



LA PRESSE QUI FRAPPE LES 2 FACES DE LA MONNAIE.



UN DES LAMINOIRS QUI CALIBRE L'ÉPAISSEUR DES PIÈCES.

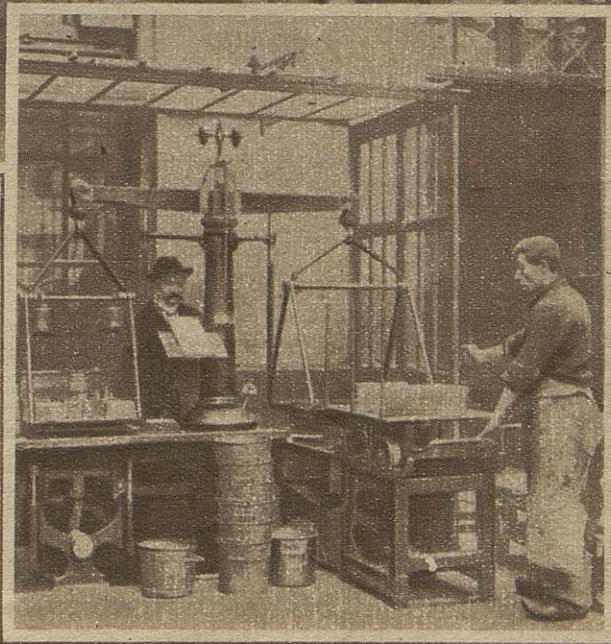
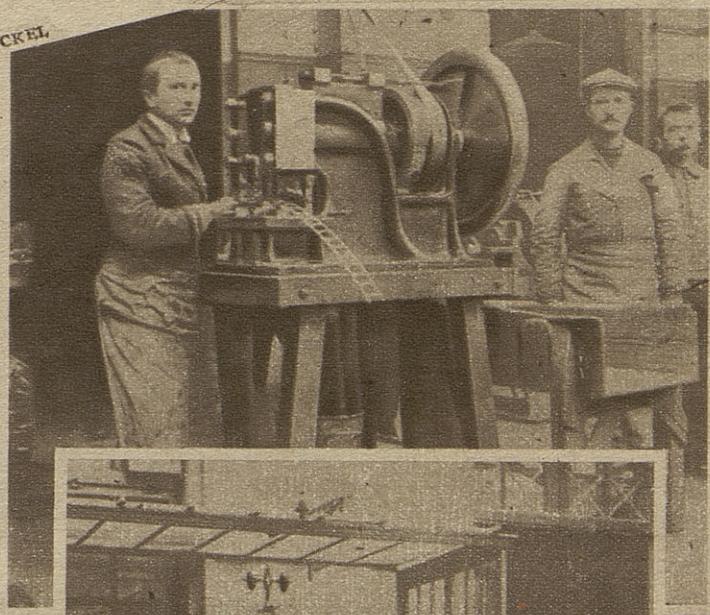
naie ; seules les pièces de 25 centimes, en raison de leur utilité, ont bénéficié de la sympathie générale ; on trouve les autres trop petites, trop peu différentes des pièces de 50 centimes, trop semblables l'une à l'autre. Il y a là une simple question d'adaptation qui se résoudra avec la disparition du bronze.

Les premières pièces de 25 centimes, d'abord rondes, puis polygonales, puis perforées, étaient en métal pur : on dut économiser le nickel au profit des industries de la guerre qui en absorbaient de très grandes quantités et se résoudre à constituer un bronze de nickel dans lequel celui-ci n'entre que pour 25 p. 100, le cuivre reprenant sa place privilégiée dans l'industrie monétaire avec 75 p. 100 en poids. C'est d'ailleurs l'alliage admis par tous les gouvernements étrangers qui ont adopté la monnaie de nickel et l'apparence extérieure des pièces demeure tout à fait semblable à ce qu'elle était avec le métal pur.

COMMENT ON FABRIQUE LA NOUVELLE MONNAIE

La fabrication des nouvelles pièces n'a imposé à l'industrie monétaire aucune méthode, aucun appareillage nouveaux. Le bronze de nickel se traite comme le bronze ordinaire, à quelques détails de fabrication près. Nous allons rappeler, très sommairement, les diverses manipulations que subit le métal avant de devenir la petite pièce d'un blanc mat, propre et coquette qui a absorbé le cuivre.

Le métal pur se présente à l'hôtel



(En haut) LA MACHINE À DÉCOURER LES LAMES DE NICKEL EN RONDELLES : FLAN (Au-dessus) LE PESAGE DES LINGOTS.

nières. On donne ce nom à une série d'épaisses lames de fonte, fortement creusées sur une de leurs faces longitudinales et assemblées, verticalement. Les lames sont fortement serrées dans un cadre et reçoivent directement le métal qui se solidifie instantanément. En desserrant les lames on peut extraire aisément les nouveaux lingots qui se présentent sous la forme de barres longues de 50 centimètres et épaisses de 2 centimètres environ.



Après ébarbage, ces barres passent directement à l'atelier de laminage représenté par un certain nombre de machines dont les cylindres sont de plus en plus rapprochés. On dégrossit d'abord les barres, on les lamine ensuite à plusieurs reprises jusqu'à ce que leur épaisseur ait atteint celle des futures pièces. En fin de compte, le conducteur de la machine prélève une ou deux rondelles — flans — de la grosseur de la pièce, les pèse sur un trebuchet et décide si la lame, doit une fois encore, subir un laminage ou si, trop mince, elle ne peut plus que retourner à la fonte.

Si les flans prélevés répondent à la tolérance admise, — c'est-à-dire si leur poids est exact à quelques centigrammes près, — les lames passent au découpoir, emporte-pièce automatique qui détache de chaque lame les flans monétaires. Ce ne sont pas encore des pièces, ce sont simplement des rondelles négligentes auxquelles le *corlon* — relevage des bords, — donnera une première tenue *correcte*. Ce qui reste des lames perforées retourne à la fonte.

... suite page 14.

M^{me} Wilson dans

sa voiture fleurie.



Le Roi d'Angleterre.



Le Roi des Belges.



Président Wilson.



Le Roi d'Italie.



Le Prince de Piémont.



La Reine des Belges et M^{me} Poincaré.



L'ACCLAMATION DE PARIS CONSACRE L'ÉTERNELLE AMITIÉ DE LA FRANCE POUR SES ALLIÉS DE LA GRANDE GUERRE

Paris a reçu la visite, ce dernier mois de l'année, des chefs des peuples qui se rangèrent sous nos drapeaux, lors de l'agression allemande.

L'accueil qui leur fut fait fut triomphal. Pour tous, une immense clameur de reconnaissance jaillit de la foule, tandis qu'ils défilaient au milieu des

salves d'artillerie, des musiques militaires et des vivats de milliers et de milliers de poitrines. Le cliché ci-contre fut pris des toits du ministère de

la Marine qui domine la place de la Concorde où aboutissent presque toutes ces manifestations d'allégresse. — (En frise) : les invités de la France.

Les flans d'or et d'argent peuvent alors être blanchis, mais ceux de nickel subissent une seconde opération, la perforation intérieure. La machine est un découpoir ordinaire ; elle est pourvue d'une colonne cylindrique dans laquelle on met une pile de flans : un doigt automatique pousse celui de la base sous le découpoir et les déchets tombent sous la machine pendant que les flans perforés sont chassés dans un tube d'évacuation qui les conduit dans un seau.

LES DERNIÈRES OPÉRATIONS

Tant d'opérations ont quelque peu altéré le métal qui, à la longue, deviendrait cassant sous la presse. On lui redonne toute son élasticité par un recuit en vase clos, dans des marmites hermétiquement fermées. La température des fours de recuisson est de 600 à 700 degrés. Les flans, ainsi chauffés à blanc, perdent leur aspect argenté ; ils sortent noirs des marmites où ils ont été enfermés avec du poussier de charbon de bois. Il faut les « blanchir ». Nouvelle opération, extrêmement simple, d'ailleurs, qui consiste à les remettre dans un tonneau avec de la sciure de bois légèrement humide. Le tonneau est mobile autour d'un axe horizontal et pendant deux heures ils se frottent les uns contre les autres.

Le comptage se fait à la poignée, sur une planchette encadrée de bords peu élevés et dont le fond est séparé en bandes longitudinales par des baguettes métalliques, distantes les unes des autres d'un diamètre des flans. L'ouvrier jette quelques poignées de flans sur la planchette et en un tour de main, emplit toutes les bandes. La planchette contient 200 pièces de 25 centimes (10 rangées de 20 pièces) et vingt planchettes constituent un plateau ; 25 plateaux forment une brève. La brève est une unité fixe de monnayage.

Toutes les opérations préparatoires sont terminées.

Avant de parler des presses il nous paraît nécessaire de dire quelques mots du coin monétaire, pièce de toute cette fabrication plus précieuse que le métal lui-même parce qu'il est le dépositaire des empreintes, parce qu'il constitue, pour ainsi dire, le sceau de l'Etat, la garantie.

L'exécution du coin est confiée à un artiste qui, après avoir conçu le dessin, le grave lui-même sur une masse d'acier. On en prend cinq ou six empreintes et sur ces dernières on tire, dans des blocs d'acier, les coins qui seront introduits dans les presses. Les coins des pièces de nickel sont l'œuvre de M. Lindauer ; l'artiste a exécuté

un motif de belle venue malgré la difficulté provenant de la présence du trou central. Une nouveauté a été introduite dans la composition : le grainetis du listel (couronne qui s'appuie au cordon) est constitué par des grains de blé très nettement formés.

La frappe des monnaies exige deux coins : un coin de face et un coin de revers. Tous deux sont introduits dans la presse alimentée automatiquement par un doigt qui pousse le premier flan d'une pile entre les coins.

Toutes les presses à monnaie sont du système Thonnellier qui a remplacé les presses à balancier encore en usage pour la frappe des médailles. Un levier, actionné mécaniquement commande les mouvements verticaux d'une colonne métallique à la base de laquelle est fixé le coin de revers. Le coin de face, ou de tête, est fixé sur l'enclume immobile de la presse ; il est surmonté d'une virole qui maintient fortement le flan pendant l'impression des poinçons. La pièce est ensuite expulsée automatiquement dans une sébille et un autre

flan se présente aussitôt entre les coins. Une presse Thonnellier produit de 55 à 75 pièces à la minute et elle travaille onze heures par jour.

L'ESSAI DES PIÈCES NEUVES. = LA TOLÉRANCE

Au cours de toutes ces opérations, on soumet le métal, sous ses formes multiples, à des essais de poids, de dimensions et de titre. Les pièces elles-mêmes, à la sortie des presses subissent encore une épreuve de ce genre : on en prend quelques-unes au hasard et on en extrait une feuille — fragment de métal — que le laboratoire analyse une dernière fois... Puis toutes sans exception font l'objet d'un examen au livre. Le livre est une plaque d'aluminium percée de 100 trous de même diamètre que les pièces et mobile comme le feuillet d'un livre dans la couverture. Le vérificateur jette une poignée de pièces sur ce feuillet, pour remplir les trous, puis il les regarde attentivement, rejetant impitoyablement toute monnaie malvenue. Il retourne ensuite le feuillet (tourne la page) et passe une seconde revue des mêmes pièces sur leur autre face. C'est seulement après cet examen, qui constitue en même temps le comptage définitif, que le directeur de la monnaie prend un jugement reconnaissant les pièces de bon aloi. Ce jugement est inscrit sur un livre spécial qui fait partie des archives.

Les pièces de nickel jouissent d'une tolérance plus étendue que celle de métal précieux. En voici le tableau.

La pièce de 25 centimes, qui pèse 5 grammes, est soumise à une tolérance qui varie de 4 gr. 950 à 5 gr. 050 : l'Etat accorde donc à la fabrication une marge de 50 centigrammes en plus ou en moins.

La pièce de 10 centimes, pèse 4 grammes : on lui reconnaît une tolérance de 60 centigrammes au-dessus et au-dessous du poids.

Enfin la pièce de 5 centimes, qui pèse 3 grammes, jouit d'une tolérance de 45 centigrammes, toujours en plus ou en moins.

Les diamètres extérieurs de ces pièces sont respectivement de 24 millimètres, 21 millimètres et 19 millimètres et les diamètres intérieurs de 5 millimètres 5, 5 millimètres et 4 millimètres 5.

LA FRAPPE JOURNALIÈRE DU NICKEL

Chaque jour l'Hôtel des Monnaies frappe environ 50 000 pièces de 25 centimes, 120 000 pièces de 10 centimes et 150 000 pièces de 5 centimes. Dix presses Thonnellier, sur les trente que compte l'atelier de monnayage, sont constamment occu-

pées à cette frappe. Cet embryon de statistique nous conduit à des révélations sensationnelles. Ainsi, en 1917, il a été frappé 3 084 000 pièces de 25 centimes en bronze de nickel. 8 171 000 pièces de 5 centimes, soit au total 21 708 000 pièces représentant une valeur de 2 110 000 francs. Si à ce total on ajoute la production des trois premiers mois de 1918, soit approximativement 125 millions de pièces, on aboutit à cette conclusion étonnante qu'il y a actuellement en France entre 46 et 47 millions de pièces de nickel. Chacun va se demander où elles sont passées ? Il n'existe qu'une seule réponse : l'accaparement.

Sans doute, maintenant que la paix est faite — et la paix victorieuse — toute cette monnaie va recommencer à circuler, mais quelle aberration, quelle sottise, de la part de tous ceux qui se complaisaient dans l'amoncellement de gros sous ! alors que le patriotisme le plus élémentaire commande à chacun d'aider le pays de toutes ses forces.

LUCIEN FOURNIER.

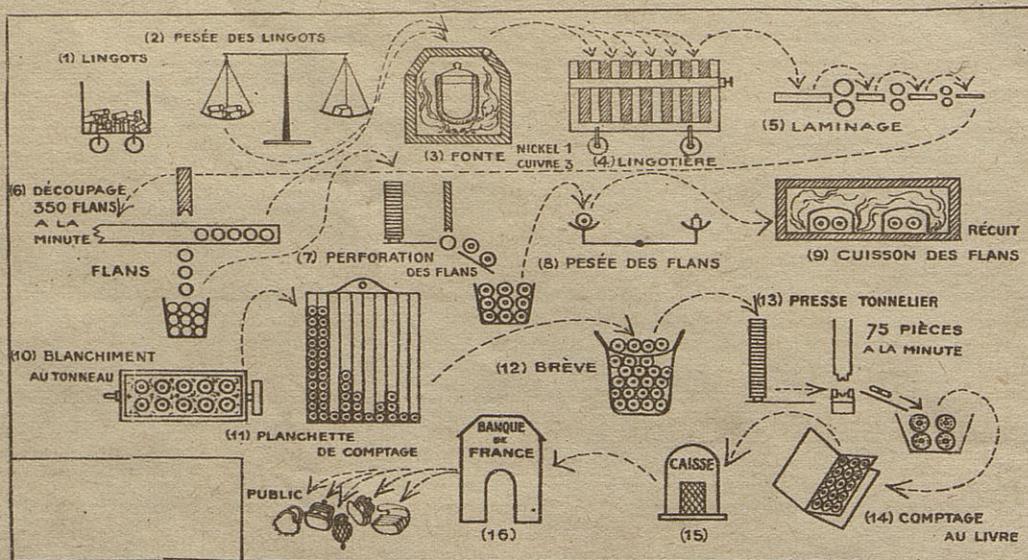
LA NOUVELLE PIÈCE (0 fr. 25) DE NICKEL PERFORÉE AU



CENTRE, L'ANCIENNE PIÈCE ÉTAIT PLEINE.



LE COULAGE DU NICKEL DANS LES LINGOTIÈRES.



SCHEMA DES DIVERSES OPERATIONS EFFECTUEES POUR LA FABRICATION DE LA MONNAIE DE NICKEL.

J'ai vu.



L'ENTRÉE DES TROUPES FRANÇAISES A METZ
(EN MÉDAILLON) : L'ÉMOUVANTE ACCOLADE DE POINCARÉ ET DE CLEMENCEAU

Le SECRET de BRANDT, L'ESPION ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT DE DOUGLAS NEWTON
(adapté et traduit de l'anglais par Albert Houlgard)



PHILIP ÉTAIT BRILLANT, LOQUACE...

J'en ai jamais rien vu d'aussi laid, d'aussi triste, répliqua-t-il en riant. — c'est navrant ! — j'avais d'abord songé à prendre ma Napier mais qu'en ferions nous ici ?

— Malgré tout, il eut été bon d'avoir la voiture à notre disposition ; nous allons accomplir une manière de pèlerinage, nous observerons tout avec soin, nous ne rencontrerons peut-être pas le fameux trésor, bien apparent, en tas, dans un petit coin, mais nous serons en mesure, mais nous trouverons certains points susceptibles de constituer une cachette possible. De plus, nous noterons les régions — et c'est là l'important ! — où 500 000 livres peuvent, pratiquement être déposées. Nous éliminerons de nos recherches celles qui ne sauraient être affectées à une telle destination — nous adresserons aussi une ardente prière à la chance — dont le concours nous sera indispensable ! » A l'aide de sa carte d'Etat-Major, l'officier organisa un système logique de recherches ; marchant lentement, ils firent la navette, en avant, en arrière, sur un parcours de cinq milles carrés, enquête des grandes routes, et là où il n'y en avait pas, prenant les chemins de traverse, les sentiers à charrettes, les sentiers à travers champs.

Philipp se montrait brillant, loquace et fantaisiste, à son ordinaire ; pourtant, quoique ses amis le connussent bien, ils étaient émerveillés de l'ingéniosité, de la patience, de l'acuité d'esprit et du soin scrupuleux que

cachaient ce que Thorold appelait son « impeccable raie au milieu de la tête ». C'était, en somme, un nouveau Philipp qui se révélait à eux !

Le lieutenant était gai, certes, mais sa gouaillerie s'abstenait d'inopportune taquinerie. A ce moment, il accueillait bénévolement les avis de ses compagnons, sans s'appliquer, comme il le faisait habituellement, à leur démontrer leurs erreurs, par les subtilités de sa rhétorique délimination. Il consentait à admettre les suggestions de ses compagnons, à les examiner, à les analyser et il laissait Thorold et Cécily marcher, jusqu'à ce qu'il fut bien prouvé que ceux-ci faisaient fausse route.

Il semblait en proie à une inextinguible soif de recherches, de travail, d'étude approfondie.

Les trois voyageurs suivaient des chemins à charrettes qui ne conduisaient nulle part ; ils observaient scrupuleusement toutes constructions, toutes maisons ayant apparence de fermes, ils pataugaient dans d'innombrables marécages, ils fouillaient les rares petits bouquets de bois que comportait le quadrilatère à explorer. Ils passaient à gué de petits cours d'eau et s'y embourbaient. Il leur arrivait de faire un mille de route fatigante, loin de leur Napier, pour scruter tel petit coin qui, de la route, leur avait paru présenter quelque chance d'intérêt. Philipp même tenait à se rendre compte des champs de vision qui, des maisons, des hameaux, des monticules dominants de vastes étendues de terrain, pouvaient s'offrir à leurs yeux.

— Pourquoi faites vous cela ? » interrogea Thorold, alors qu'ils se trouvaient tous trois auprès d'un petit cottage et que l'officier tâchait d'apprécier ce qu'on pouvait apercevoir ou ne pas apercevoir, du terrain attenant à cette villa.

— Simplement parce que, à moins d'avoir habité ici jadis, ce qui est absolument inadmissible, ce marais n'ayant jamais été occupé que par des indigènes de ce pays de marais, nos gens n'auraient jamais tenté quoi que ce fût, qui pût, de cet endroit, être à la portée de la vue et de l'ouïe. »

Et sur la carte, Philipp montra à ses amis un petit angle inégal tracé autour du cottage. « Tout ce qui est sur cette ligne, dit-il, peut être vu de l'endroit où nous sommes, ce n'est donc pas de ce côté que le trésor a pu être caché ! »

Le travailleur scrupuleux qu'était Thorold admirait le soin et le sérieux que Philipp apportait à son inspection : le délicieusement élégant officier paraissait ne rien livrer au hasard.

Cependant, ils étaient arrivés à un endroit désert et banal. Philip qui examinait attentivement, remarqua dans un champ un chemin où vagabondaient des volailles. Il s'arrêta et regarda plus attentivement encore : Une femme était là, qui gardait les volatiles. Philipp la joignit et eut pour cette villageoise un gracieux sourire. Une conversation s'engagea bientôt.

— Vous avez là un joli troupeau !

— Oui, monsieur, et ce n'est qu'une partie, il y en a davantage dans le champ derrière, et encore plus loin, dans le champ qui est près de la maison !

— Ah bien... la maison, il y a donc une maison ?

— Vous ne pouvez la voir d'ici, elle est dans la petite pente.

— Et les poulets retourneront à la maison, vous laissez-ils dormir, au moins ils doivent faire bien du vacarme !

— Peut être ben que oui, peut être ben que non ! s'ils font du bruit on ne s'en aperçoit guère, l'habitude !

— Ah ! oui, je comprends, il y a longtemps que vous êtes là ?

— Oui, Monsieur, 10 ans à la Sainte-Marie prochaine.

Philip bavarda encore un peu, puis revint, sans pousser plus à fond son examen des lieux.

— Pas ici, dit-il.

— Pourquoi ?

— Les poulets.

— Vous dites ?

— Ceux qui ont caché le trésor, ne se seraient pas exposés à un gros risque. Du mouvement à cet endroit aurait troublé les volailles et l'appel claironnant des coqs eut réveillé les habitants de la maison. Ceux qui dissimulent des trésors et font de l'espionnage ont autant l'horreur du bruit que la nature l'horreur du vide.

— Philip, s'exclama Thorold, vous êtes délicieux, Philip, vous êtes renversant, quand vous parlez le langage scientifique ; vous ne négligez rien, les détails les plus vulgaires, les plus insignifiants en apparence, n'échappent point à votre coup d'œil inquiet.

— La guerre comporte de la science, spécialement à l'Etat-major, répondit l'officier modestement. Elle a aussi, la guerre, une façon cruelle de faire apprécier les petits faits vulgaires !

En l'an 1900 et quelques, dans un joli village des Flandres, un officier, gentleman, prenait plaisir à regarder une dame avenante qui accrochait, à l'extérieur de sa maison, les pantalons de son époux pour les faire sécher. Un tel spectacle, au milieu des obus, avec la mort pleurant sur le paysage, prenait aux yeux de notre officier un caractère touchant, impressionnant.

C'est seulement après que le bataillon cantonné là eut reçu une pluie de projectiles qui causèrent les plus graves dégâts, qu'un sage s'avisa de noter la corrélation étroite existant entre les jours de lessive de la dame et les funestes marmitages. Depuis lors, notre officier n'a pu voir sécher un mouchoir de poche au soleil, sans en conclure qu'il y avait là quelque chose de louche et que c'était peut être un signal !

Les bombardements, il n'y a rien comme cela, pour donner de l'intuition !

II

La journée leur paraissait banale, insignifiante même, mais ils savaient, en rentrant à l'auberge pour dîner, combien elle avait été fatigante !

Ils savaient également, par la carte de Philipp, quelle étendue de terrain ils avaient parcouru.

Après le repas, ils revinrent à la carte, à leur journal des faits enregistrés, à leurs notes.

Alors, comme au moment du départ, le matin, l'énormité de la tâche accomplie vainement, les conduisit à la perte de tout espoir de voir leurs efforts couronnés de succès.

— Qu'avons nous obtenu en somme, demanda le chimiste, nous avons consacré à nos recherches une longue journée et nous n'avons rien rencontré que des difficultés et de la fatigue tout cela uniquement pour arriver à cette accumulation de matériaux !

— Jimmy, dit Philip, qu'est-il advenu de votre ténacité de bull dog ? et de votre esprit scientifique ? Vous devriez pourtant comprendre que cet entassement de notes, commentaires, etc., est destiné à nous être de la plus grande utilité pour la poursuite de l'œuvre entreprise.

— Nous ne pouvons tirer le plus grand profit ? Vous demandez ce que nous avons obtenu ? Mais, ceci : que du carré de cinq milles, nous pouvons en écarter trois. Il montra la carte : la partie ombrée de celle-ci, la partie éliminable couvrait largement, dans son ensemble, les trois cinquièmes de la surface.

(1) La première partie de ce roman a paru dans le n° 170.

— De plus, dans les deux cinquièmes qui nous restent, nous avons limité nos investigations à une quinzaine de points; nous avons donc, par notre travail de cette journée, examiné pratiquement les cinq milles, à quinze points près. Je considère ce procédé de resserrement de nos recherches, comme une excellente opération de notre temps d'aujourd'hui.

— Oui, c'est vrai, j'en conviens, mais la tâche à accomplir, même réduite à ces quinze points, demeure considérable. Ce qui surtout, en l'espèce, est particulièrement déprimant, c'est que cette contrée est si plate, si monotone! Pas de collines, pas de grands bois, pas de carrières, pour nous fournir une indication nette. Maintenant, ce point près de Vix (Thorold désigna un des quinze endroits marqués sur la carte), je me souviens, c'est un tumulus avec, au bout, un petit groupe de bouleaux, rien d'intéressant, rien qui mérite de retenir notre attention... et la surface là, est considérable!

— Il y en a beaucoup comme cela, dit Phillip, néanmoins...

Thorold partit d'un bon rire.

— Vous demeurez inaltérablement calme en toute occurrence, mon cher ami... faut-il s'en fâcher? faut-il admirer? Je me le demande?

— Peu importe, répondit le jeune officier, calme, je le serai toujours! Il est mauvais et au moins inutile de s'emballer contre les faits. Cela trouble les idées. Ce que nous avons à faire c'est de persévérer, de fouiller et de souhaiter la chance.

L'élément chance est plus urgent que jamais!

— D'accord, mais nous avons déjà employé une journée et les Allemands peuvent surgir d'un moment à l'autre!

Cecily se mêle à la conversation.

— A certains égards, opina-t-elle, il serait à désirer pour nous que les Allemands arrivassent; maintenant que nous connaissons à peu près le terrain, nous pourrions apprendre d'eux, leur lieu probable de concentration. Ils ne peuvent transporter 500 000 livres en dix minutes, avec une voiture à bras!

— En admettant qu'ils aient besoin de les transporter, objecta Thorold.

— Il y a beaucoup de chances pour cela! Ils n'ignorent pas que nous avons une notion générale du lieu de la cachette. Ils doivent parfaitement se rendre compte qu'ayant notre liberté d'action, nous n'hésiterions pas, en cas d'insuccès à mettre les autorités militaires au courant de la situation, alors que si nous réussissons, au gré de nos desirs nous prendrons possession du trésor caché. Ils considèrent donc ce trésor comme menacé, que cette menace vienne de nous-mêmes, c'est-à-dire d'un heureux résultat de nos recherches, ou qu'elle naisse des investigations opérées sur une vaste échelle, du quartier général. Pour se conserver le trésor, il leur est indispensable de le mettre à l'abri, de le transporter ailleurs. Et ce déplacement nécessitera du bruit, des moyens de transport et du temps!

— De sorte, appuya Thorold, si nous voyons les Allemands effectuer leur concentration, nous pouvons, ou bien agir personnellement contre eux, ou bien nous mettre en rapport avec l'autorité militaire et arriver à la capture, non seulement du trésor, mais encore des moyens de transport employés par les espions! Je comprends votre pensée, miss Cecily.

— Selon moi, dit la jeune fille, nous devrions tout de suite nous rendre au Quartier Général.

— Naturellement, répliqua Phillip avec douceur, courons-y tout de suite, ça va?

— Mais oui, déclara le chimiste.

— Je ne sais trop... hésita Cecily.

— Et dire, lança l'officier ironiquement, que d'aucuns ont prétendu que le goût de l'aventure et du roman était atrophié.

— C'est palpitant tout à fait, en vérité, plaida Thorold, je pense que Cecily...

— A dit, conclut Phillip, les paroles les plus sensées qui aient été proférées jusqu'à présent. De sorte que nous examinerons demain les quinze points précités et qu'ensuite nous regarderons du côté des Allemands!

CHAPITRE XX

Le lendemain matin, Phillip et ses compagnons rencontrèrent un premier Allemand sur la route qui mène à Darlincove et à la côte. Ils ne le prirent point d'abord pour tel, car il se présente à eux sous la forme d'un paisible et honnête motocycliste. Paresseusement couché dans la haie, il paraissait complètement absorbé par la dégustation d'une excellente pipe. Il laissa passer la Napier sans manifester la plus légère curiosité.

Ce n'était point à Darlincove même que se rendaient les Anglais, mais à un endroit situé dans le voisinage de cette ville. A peine eurent-ils dépassé l'homme à la motocyclette que Cudd lança sa voiture dans un chemin de traverse abominable. Après quelques centaines de mètres, Phillip, Thorold et Cecily mirent pied à terre afin d'explorer la première des places qu'ils avaient notées comme étant susceptibles de contenir la cachette. Ils ne gardèrent pas longtemps d'espoir à cet égard. Il n'y avait là qu'un vieux cottage abandonné que la tempête avait démolonné de son toit et dont les murs étaient remplis de trous et de crevasses.

— Il y a peut-être des caves dans cette bicoque; visitons-la tout de même, conseilla l'officier. Ce sera chose vite faite. D'ailleurs, étant donné sa proximité des routes et de la mer, elle constitue une position stratégique excellente.

Ils commencèrent leurs recherches par le jardin qu'ils explorèrent avec le plus grand soin ainsi que le puits, au fond duquel Phillip promena sa torche électrique. Efforts vains; la cachette n'était point là.

C'est au cours de leurs perquisitions dans le jardin qu'ils entendirent, pour la première fois

le bruit d'une motocyclette roulant sur la route qu'ils venaient de quitter. Mais cela ne les émut pas outre mesure. Ce fut seulement lorsqu'ils furent de retour dans la maison déserte que Cecily eut l'intuition que ce fait ne devait pas être sans importance. Aussi, tandis que Phillip et Thorold se livraient à l'inspection des différentes pièces de l'immeuble, se mit-elle à observer la campagne à travers une crevasse du mur. Au bout de quelques minutes, elle se retourna brusquement et dit, avec une légère pointe d'émotion dans la voix:

— Jimmy... Phillip! Venez vite: il y a là un homme qui nous épie!

L'officier entraîna le chimiste vers la crevasse, en prenant grand soin de dissimuler ses mouvements.

— Cet homme peut-il nous apercevoir, Cecily! demanda-t-il.

— Je ne crois pas.

— Et vous, le voyez-vous parfaitement?

— Je le vois bien, mais je ne puis deviner tous ses gestes. Il est trop loin. Prenez donc votre jumelle et regardez vous-même.

Phillip fit un signe d'acquiescement et sortit sa jumelle de son étui.

— Où est-il exactement? Indiquez-moi avec précision l'endroit où il se cache! Je voudrais pouvoir l'apercevoir avant qu'il m'ait découvert de son côté.

— Il est tapi dans le petit bouquet de bois qui domine le sentier. Il est debout, à côté de sa machine, à trois cents mètres d'ici environ. Je ne crois pas que Cudd soupçonne sa présence.

— Écartez-vous, je vous prie, ma chère amie; je vais prendre votre place.

La jeune fille obéit et le lieutenant se mit à fouiller le paysage avec sa lorgnette. Après quelques secondes d'observation méticuleuse, il murmura:

— C'est le motocycliste contemplatif que nous avons rencontré tout à l'heure. Il nous espionne. Les traces laissées par les roues de la Napier lui ont indiqué que nous avions pris ce sentier. Il nous a suivis à travers champs et le voici!

Thorold poussa un profond soupir.

— Déjà nos ennemis! dit-il.

— L'un d'entre eux, à coup sûr! déclara Phillip. Mais je tiens à vous avertir que cela ne signifie pas que le trésor est perdu pour nous et que vous avez des motifs de vous répan- dre ainsi en gémissements lamentables. Cela signifie tout simplement que nos ennemis ont retrouvé notre piste et qu'ils nous tiennent à l'œil. C'est la preuve en tout cas qu'ils n'ont pas encore trouvé la cachette.

— Mais cela peut signifier aussi... Que devons-vous faire à présent!

— Poursuivre nos recherches, et pas autre chose! Nous ne pouvons rien contre cet individu, car il est en mesure de prendre la fuite avant que nous puissions le rejoindre.

Phillip, Cecily et Thorold continuèrent donc à fouiller la maison en tous sens, sans résultats d'ailleurs. Puis, ayant acquis la conviction que le trésor n'y était point caché, ils retournèrent à leur voiture, en évitant avec soin de tourner la tête dans la direction où se tenait l'espion. Pourtant, lorsqu'ils furent remontés dans la Napier, ils prêtèrent l'oreille et entendirent le ronflement d'un moteur. La lorgnette de Phillip fouilla le petit bois: l'homme avait disparu.

— Il se dirige vers Darlincove; il n'a pas l'air de vouloir nous filer. Allons! Cudd, en avant! dit Thorold.

Ils quittèrent le chemin de traverse et prirent la route de Darlincove, mais ils s'abstinrent encore d'aller à Darlincove. A un carrefour, ils s'engagèrent

(A suivre.)

LA GRACE ET LA CHARITÉ



DES ÉLÈVES DE LA GRANDE ARTISTE ISADORA DUNCAN DANSENT AU COURS D'UNE FÊTE DE BIENFAISANCE A NEW-YORK AU PROFIT DES BLESSÉS DE LA GRANDE GUERRE. IL Y A DANS LE GROUPE CHARMANT QUE FORMENT CES JEUNES FILLES TOUTE L'HARMONIE ET LA FRAICHEUR D'UNE VISION ANTIQUE.

BONICHET, HOMME DU PEUPLE VOIT DÉFILER LES ROIS

Par Robert DIEUDONNÉ



« LA REINE DES BELGES M'A SOURI... »

QUAND Bonichet a décidé de quitter son établi pour aller voir une revue, un grand enterrement, un cortège ou l'arrivée d'un roi, rien ne peut l'empêcher de tout planter là, et d'aller, une échelle sur l'épaule, s'installer au meilleur coin du parcours.

Le jour où je le rencontrai, il venait d'acclamer, sous une pluie battante, le roi d'Italie et son échelle remise, il avait accepté de venir prendre un bock, car il avait soif d'avoir trop crié.

Quand il eut vidé son bock :

« Je vous disais donc, me raconta-t-il, que pour le roi d'Angleterre, je ne pense pas qu'il m'a remarqué : dans la foule n'est-ce pas, il s'est pas amusé à demander à Poincaré : « Et celui-là qui crie comme un blaireau, qu'est-ce, qui c'est ? » d'autant que le président qui, à la force me connaît peut-être de vue ne sait pas mon nom et aurait été peut-être embêté de ne pas pouvoir lui fournir le renseignement. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il a salué de mon côté et que je lui ai rendu son coup de chapeau.

« Mais le mieux du cortège, je peux bien le dire, ce n'était pas lui, c'était ses deux gosses. Là, vous parlez de deux gentils garçons, et souriants, et bien élevés, et tout ! Ah ! ils peuvent revenir à Paris « en cognito » comme on dit, je suis sûr qu'ils ne s'embêteront pas. Paraît même que la dernière fois, ils ont tiré une petite bordée, un soir en sortant de table, même que quand ils sont rentrés, le père a dit comme ça que c'était pas une chose à faire quand on était officier et que ça ferait du chagrin à leur mère si elle savait ça. Mais faut bien que jeunesse se passe ! Moi, d'abord, j'aime bien les Anglais, ce sont des types all right, c'est-à-dire d'une seule pièce, c'est franc et loyal, et quand ça vous tend la main c'est comme si c'était signé. Il y a bien eu Fachoda, mais on a toujours des petites discussions avec ses bons copains, et c'est pas pour une chose ou pour une autre qu'on va gâcher une amitié qui date d'après Jeanne d'Arc... »



Bonichet glisse un regard vers son verre vide je commandais vite un autre bock, car ses confidences n'étaient pas sans lui dessécher la gorge.

— Pour le roi des Belges et sa dame, je les ai vus trois fois. Ah ! un ménage bien sympathique ! Jeunes, remuants, malgré tous leurs embêtements : mais je suis sûr, même quand ça allait le moins bien, ils ont dû se dire tous les deux : « Du moment qu'on est ensemble et qu'on s'aime bien, ça finira par s'arranger ! » Et pour une jolie femme, on ne peut pas dire le contraire. Il paraît qu'elle monte à cheval comme un général, ni plus ni moins. Et puis après ce qu'ils ont fait, ils ont droit à notre acclamation. C'est le premier de tous qui a dit aux

boches : « Non, mais des fois ! » C'est un truc qu'il ne faut pas oublier, primo parce que c'est un beau geste, deuxio, parce qu'on n'aurait pas pu lui en vouloir s'il avait dit aux premiers uhlands : « Vous auriez pu prendre un autre chemin, mais puisque vous tenez absolument à passer par chez moi, je ne peux pas vous en empêcher... » Lui, il a essayé, c'est ça qui est épatant. Quant à sa femme, moi, elle m'est sympathique. Le premier jour, toujours à l'Étoile, elle m'a vu et m'a souri, personnellement, comme je vous le dis, et voilà que le lendemain, à la porte de Saint-Gervais, elle me remarque encore et je vous jure qu'elle m'a reconnu. Je sais bien une reine, c'est une femme comme les autres, mais quand on a ses relations, c'est flatteur de se dire : « Elle m'a vu deux fois et elle m'a gardé dans l'œil ! »

— Elle vous a reconnu, Bonichet ?

Il parut fâché de mon incrédulité

— Ne le croyez pas : si vous voulez, n'ais je n'ai pas l'habitude de raconter des colles pour le plaisir... Vous n'avez pas un brin de tabac pour ma pipe...

Il bourra sa bouffarde, souffla un nuage de fumée et reprit :

— Pour Wilson, j'ai voulu faire bien les choses : j'ai mis un drapeau américain à mon échelle. Et c'est quand c'est qu'il m'a vu qu'il s'est mis à rigoler, qu'il en rigole encore. Faut vous dire que par galanterie, j'avais dit à une femme qui était sur le trottoir et qui n'y voyait rien de grimper sur un de mes échelons et voilà-t-il pas qu'au moment où passe le Président, elle s'agite tellement qu'elle glisse et que pour ne pas se casser les dents, se cramponne après ma jambe. Si je ne m'étais pas retenu après le bec de gaz, je portais bien moi aussi. Quand le président Wilson qui me regardait du coin de l'œil, depuis un bon moment déjà, vit que je m'effondrais, jamais il n'a tant ri, cet homme, qu'il en était malade et qu'il poussait du coude M. Poincaré pour lui expliquer : mais le Président m'a lancé un regard sévère, comme un maître de maison qui n'aime pas que ses invités fassent des blagues quand il reçoit quelqu'un du gratin.

Il me plaît moi, le Président Wilson : quand on regarde ses photographies, on s'imagine que c'est un type froid, qui vous envoie une douche aussitôt qu'il est devant vous. La photographie, il n'y a rien qui est plus trompeur. Maintenant que je l'ai vu comme je vous vois, je le connais comme si je l'avais fait ! « Un type » sauf le respect, qui sait ce qu'il veut et qui mènera les boches dans des fins chemins où il y arrache des orties. Voulez-vous que je vous dise ? Wilson c'est un type dans le genre de Clemenceau. Évidemment, il y en a un qui a l'air d'un bouledogue, et qui montre les dents dès qu'on a l'air de lui tendre du sucre ; l'autre, c'est un grand chien policier avec des oreilles droites et un œil, monsieur, un œil qui vous dit comme ça : « Si vous avez le malheur de bouger, je vais vous sauter au nez comme deux et deux font trois ! » Sûrement que je n'aurais pas l'occasion, à moins d'un hasard, d'avoir une conversation avec lui ; mais si on parlait dix petites minutes ensemble, on s'entendrait tout de suite, parce que c'est un homme comme vous et moi avec des idées justes et qui ne tourne pas autour du pot pour dire ce qu'il a à dire. Les jours où il a fait savoir à Guillaume que c'est à prendre ou à laisser, l'autre a senti tout de suite que l'heure des boniments était passée et qu'il n'avait qu'à boucler ses malles pour aller voir en Hollande si les tulipes étaient fleuries.

Bonichet se tut une minute pour rallumer sa pipe, en vitupérant l'administration qui vendait des allumettes ignifugées, et il reprit :

— Faut pas faire de jaloux ! Victor-Emmanuel n'est pas mal non plus. Évidemment, c'est pas un géant, mais j'ai posé trois heures sous les averse sans regret pour bien lui montrer que je considérais qu'il avait été très chic avec nous. J'ai vu la guerre au cinématographe, monsieur, j'ai vu les patelins dans les montagnes où les Italiens étaient obligés de coller leurs canons, j'ai vu des chasseurs qui se balladaient avec de la neige jusqu'au ventre, je me suis bien rendu compte tout de suite que, s'il y avait de temps en temps dans cette armée-là un coup dur, il fallait tout de même se rendre compte qu'ils ne faisaient pas une guerre ordinaire et qu'après tout, ils faisaient leur devoir comme les autres. Et puis quel est donc le pays qui n'a pas connu de mauvais jours depuis le commencement ? Sans parler de nous ! Comment qu'on croyait qu'il faudrait quitter Paris d'un moment à l'autre quand ils envoyaient un raid tous les soirs et des obus tous les matins ! Maintenant qu'on est victorieux et pépère, on se demande comment on a pu supporter tout ça en continuant à faire son boulot et en disant : « On les aura ! On les aura ! » On les a eus ! et comment ! mais tout de même faut bien dire que ça n'a pas été sans peine et qu'après la victoire, on peut se serrer la main en disant : « Mon petit vieux, il y a des minutes où tu ne clignais que d'un œil ! »

Bonichet vida son verre et sa pipe, puis il conclut :

— La vérité... c'est que c'est très flatteur pour nous de voir tous ces Rois et ce Président venir rendre visite à Marianne. Moi, je suis Parisien, mon grand-père a fait des barricades, en 1830, pour avoir le suffrage universel, une chose qui a de la valeur tout de même. Il a tiré des coups de fusil en 1848 pour installer la République : les Rois nous regardaient d'un drôle d'œil. Je ne veux pas dire du mal des généraux de 1870, mais quand on pense au père Joffre qui a gagné la bataille de la Marne, à Pétain qui a sauvé Verdun, à Foch qui les a fichés dehors en cent jours de temps, et tous les autres généraux qui se balladent maintenant sur les trottoirs de Mayence ou de Coblenz, on est fier d'être français. Jamais ils n'ont perdu confiance. Bien sûr, par ci, par là, il y a eu du gâchis et des choses qu'il aurait mieux valu qu'elles n'arrivent pas. Mais le jour où Clemenceau a pris le gouvernement, je me suis dit comme ça : « Voilà mon homme ! c'est lui qui décrètera la paix victorieuse ! » C'est fait ! Les alliés viennent l'un après l'autre nous congratuler et échanger des : « A votre bonne santé !... » Merci, Majestés, vous nous avez donné un bon coup de main : c'est pour ça que le père Bonichet qui rend justice à tout le monde est là avec son échelle quand vous arrivez l'un après l'autre à crier : Vive le Roi ! vive Wilson !... mais ça ne l'empêchera pas, je vous jure, le jour où les poilus reviendront vers l'Arc de Triomphe de hurler à s'en crever le tympan. Vive la France ! vive la République !

Bonichet me tendit une main cordiale et en serrant la mienne prononça gravement :

— C'est tout de même chouette d'être Français !

ROBERT DIEUDONNÉ

J'ai vu.

AUX FÊTES DE METZ ET DE STRASBOURG



Les Messines montent sur les chevaux des lanciers de l'escorte.



A Muthouse la voiture des deux présidents passe au milieu des vivats et des acclamations.

La véritable forme, réunissant les inoubliables journées de fêtes, à l'occasion de la visite officielle des représentants de la République, ne faillit étonner aux lèvres du Président Poincaré: « L'Alsace vient de se jeter en

pleurant de joie au cou de sa mère retrouvée. » Telle fut en effet la signification profonde de ces manifestations. Ce fut beaucoup plus qu'une réception triomphale, une étreinte qui scelle à jamais le retour à la mère Patrie.

Les échos de J'ai vu...

LE SOURIRE DE WILSON

Ce sourire fut une surprise pour tous les Parisiens. Quand le Président aperçut, en sortant de la gare, les soldats, la foule qui l'acclamait, la magnifique perfection de l'avenue du Bois et l'Arc de Triomphe noyés dans la douce lumière d'une matinée d'automne, son visage s'épanouit ; pouvait-il résister au charme de Paris.

On se figurait en France que notre grand ami était un protestant rigide, austère, sévère, un professeur de Boston qui admet mal la fantaisie. Il n'en est rien. Si, quand il discute les questions graves de la guerre ou de la paix du monde il apporte un sérieux et une conscience que rien ne peut entamer, du moins aux heures de loisir, il sait fort bien sourire et rire ainsi qu'en témoignent cent photographies qui nous viennent d'Amérique.

Et en France, devant l'accueil qu'on lui fait, il résiste mal au plaisir de montrer sa satisfaction. A l'Elysée, à l'Hôtel de ville, partout, il a su plaire, être charmant et ceux qui redoutaient un peu sa rigueur sont maintenant complètement rassurés.

Et si le Président Wilson, comme c'est probable, reste avec nous jusqu'au printemps, s'il voit s'épanouir la campagne française au mois d'avril, il comprendra devant la grâce de notre merveilleux pays pourquoi les Français sont gais et aussi pourquoi ils se sont battus avec un si miraculeux courage pour défendre un pays si aimable et si beau.

UN MANUSCRIT

Un littérateur vient de faire à un éditeur une plaisanterie que celui-ci n'est pas prêt à pardonner.

S'amusant à changer le nom des personnages, il a recopié pieusement Manon Lescaut — qu'il a appelé Ninette Vancelles — et il a envoyé le manuscrit à un des éditeurs les plus connus de Paris avec une lettre ainsi conçue :

Monsieur,

Je viens d'écrire ce petit roman ; je suis inconnue et j'ai peur de me présenter à vous. Si vous avez le temps de lire mon manuscrit, dites-moi ce que vous en pensez et s'il est digne de paraître chez vous.

Je me ferai connaître dès que la publication sera faite. Veuillez agréer, etc.

Lucienne de H. poste restante, Chambéry.

Le commerçant lut lui-même le livre qui lui plut, parbleu, et il envoya aussitôt le manuscrit à l'imprimeur qui était tout de même un peu plus cultivé que l'éditeur, reconnu, après avoir composé et tiré, Manon Lescaut.

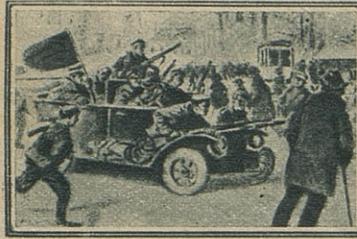
Cette petite plaisanterie a coûté la forte somme au Mécène de l'édition qui, je vous le jure, n'est plus décidé du tout à encourager les jeunes.

ERCKMANN-CHATRIAN A PHALSBURG

« Toute la petite ville de Phalsbourg avec ses six bastions, ses trois demi-lunes, ses deux avancées, ses casernes, ses poudrières, ses ponts, ses glacis et ses remparts, sa grande place d'armes et ses petites maisons bien alignées se dessinait à mes pieds comme sur un papier blanc. »

C'est ainsi que dans *Le Conscrit de 1813*, Erckmann-Chatrian a décrit la Phalsbourg, la vieille ville française, que nous avons retrouvée dans les derniers jours de novembre.

Par un hasard singulier, la vogue des auteurs de l'*Invasion* semblait un peu renaître quelques années avant la guerre, mais toujours parmi les enfants, car les grandes personnes



Scènes révolutionnaires à Munich : Une auto-mitrailleuse parcourt les rues de la ville.

pensaient avec les Goncourt qu'Erckmann était un écrivain antimilitariste et dangereux.

C'est très inexact. Personne n'a été plus patriote, au meilleur sens de l'épithète, que ce vrai poète de la vieille Alsace, et il est peu d'écrivains qui puissent se vanter d'écrire dans une forme aussi correcte, aussi simple, d'être aussi émouvant sans éclat.

Il est un des meilleurs auteurs de romans d'action plutôt que d'aventures ; il y a dans les *Vieux de la Vieille* une tendresse, une intimité que nous avons tort d'oublier, et ses contes sont plus beaux que ceux d'Hoffmann.

Puisque sa ville natale nous est rendue, ne faudrait-il pas consacrer à Erckmann un ouvrage digne de lui, et profiter de cette occasion pour le faire plus et mieux lire ? On reste stupéfait quand on songe que les *Contes des Bords du Rhin*, les *Contes populaires* et les *Contes de la Montagne* n'ont pas atteint ensemble 70 éditions.

FENÊTRES A LOUER

Évacué de Bruxelles avec toute sa famille, sept enfants, en 1914, un belge arrive à Paris. Après s'être mis à l'abri comme il put chez quelques amis, il découvre sur une annonce qu'un propriétaire de l'avenue des Champs-Élysées mettait, à la disposition d'un évacué ayant une nombreuse famille, un appartement vide.

— C'est mon affaire ! s'écria le belge, et il s'installa chez cet hôte obligeant.

Celui-ci pensait que la guerre serait courte ; elle fut interminable et depuis quatre ans nos gens sont là, guettant les défilés, les parades, l'arrivée de souverains.

Le propriétaire, deux ou trois fois a fait de timides allusions à un déménagement possible, mais l'évacué a répondu : « Où voulez-vous que j'aille avec toute ma famille ! »

Mais, voici qu'en raison du retour prochain des troupes qui passeront sous l'Arc de Triomphe, le locataire vient de louer le magnifique balcon à une jeune anglaise pour la modeste somme de six mille francs !

Le propriétaire va l'assigner chez le juge de paix, mais les juristes les plus qualifiés penseront que le locataire ne mésuse pas de ses droits.

UNE REVENANTE

Quelques journaux anglais ont relaté, comme *touching end of war scene*, la scène suivante.



Le Kromprinz villegiatrice en Hollande, le voici avec son chien favori.

Farnborough, l'abbaye bénédictine, avant dernière semaine de novembre. Dans l'église conventuelle bondée, une vieille dame chancelante, assurant chacun de ses pas d'un baton hésitant, dont le choc heurte les dalles, emmitoufflée d'étoiles noires dont l'ampleur noie des formes évanouies vacille et tatonne. A ses côtés, la fille de Léopold de Belgique et le Prince. Quatre-vingt-douze années et unedemie offertes, sous cette égide, en actions de grâces au Très-Haut. Et l'Oblate, dans le choeur monical, restera à genoux presque tout le temps du sacrifice. Puis, la messe dite et cependant que le Prince et la Princesse Napoléon regagnent Farnborough Hill, l'Impératrice Eugénie, accompagnée de sa vieille confidente M^{me} d'Attainville, descendra à la crypte abbatiale et, devant les restes de l'homme de Sedan et ceux de Loulou, offrira de silencieuses et nouvelles actions de grâces au Dieu des vengeances infinies. A quoi pensait alors la fille de Montijo ? Tant de secrets mystérieux, jalousement gardés par cette tête qui ne ploie qu'à demi sous le faix de Chronos ! Mais parlera-t-elle et, morte, révélera-t-elle ce que l'histoire, vainement, depuis tant de lustres, la supplie de dire ? Maintenant que la carte au liseré vert ne hantera plus nos rêves apeurés, comprendra-t-elle que l'angoisse de

son énigme, elle aussi, doit disparaître. Ajoutons que nous ne faisons ici que citer, en le traduisant fidèlement le texte anglais. Libre à chacun de le commenter à sa façon. L'impératrice Eugénie compte encore des fidèles qui s'inclinent très bas devant la mère malheureuse.

DANS LE TRAIN

Dans ce train spécial qui emmène à Metz les parlementaires et les journalistes, un de nos confrères, humoriste incorrigible trouva le moyen d'affoler un wagon tout entier en racontant des histoires épouvantables qu'il savait soi-disant de personnes les mieux informées.

On aurait découvert à Metz l'existence d'un formidable complot, une sorte de « Mafia » austro-boche, dont les séides avaient pris l'engagement, le jour de la cérémonie, d'abattre chacun un officier français. Quant à Strasbourg la ville tout entière était minée, on avait bien découvert quelques engins, mais le gouvernement était terriblement inquiet et redoutait une catastrophe. Il n'avait pas voulu remettre la cérémonie pour ne pas affoler l'opinion, mais les fêtes auraient lieu, si l'on peut dire, sur un volcan.

Le tout raconté sur un petit ton de correspondant de guerre fataliste qui en a tant vu qu'il ne redoute plus rien. Cependant, pour bien marquer qu'il n'était pas un de ceux qui s'exposent inutilement, il ajouta :

« Comme je n'ai pas envie tout de même d'être démolie maintenant, je suis parti pour faire plaisir à mon patron, mais dès ce soir, je quitte Metz sans attendre la revue. »

Certains députés écoutaient cette histoire sans y croire ; d'autres haussaient les épaules, d'autres enfin avec une certaine fierté pensaient qu'ils montreraient au monde comment on mourait pour quinze mille francs par an.

Mais l'un d'eux, complètement affolé, se précipita à la descente de train vers le chef du cabinet de M. Clémenceau et s'écria :

— C'est un crime que vous commettez là... c'est un crime...

Et il fallut des heures avant de convaincre M. B... qu'il avait été victime d'un mauvais plaisant. Quand M. M..., le chef de cabinet, fut mis au courant de la galéjade il dit avec cette voix qui n'appartient qu'à lui :

— Le monteur de bateau aurait du prévenir ; j'aurais continué la blague... J'adore les plaisanteries.

LE DRAPEAU PORTUGAIS

Les Portugais ne sont pas contents, et ils ont bien raison. On a dans la rapidité de l'enthousiasme suscité par l'armistice et la Victoire, tout simplement oublié, parmi les drapeaux alliés, de mettre aux façades de nos édifices publics le drapeau du Portugal, bleu et blanc.

Sans doute, tous les Portugais n'aiment pas les couleurs de ce pavillon. A maintes reprises les révolutionnaires ont proposé de les changer, parce que le bleu et le blanc sont trop suaves, trop efféminés, peu virils et peu dignes d'un peuple qui a conquis jadis une partie du monde lointain. Mais enfin... c'est leur drapeau. Et avec un peu de bonne volonté on pourrait le faire figurer à côté de ceux de nos grands alliés.

Les Portugais seraient très sensibles à cette attention. Et nous leur devons cette satisfaction d'amour-propre très compréhensible, car enfin après tout, ne firent-ils pas, eux aussi, nos amis de la même heure !



En Italie : le général Diaz et le général Badoglio dans l'exéste conquise.

J'ai vu.

L'AVIATION FUTURE

PENDANT toute la guerre, je me suis abstenu d'aborder ce sujet. Nous avions à faire à forte partie dans l'espace. L'aviation militaire était celle qui importait avant tout afin de tâcher de conserver la maîtrise des nues. A vrai dire, jusqu'au bout l'Allemand nous la disputa âprement. D'une façon presque constante nous eûmes la supériorité. Jamais nous n'avons pu dire, en toute sincérité, que nous possédions la suprématie. Et tandis que nos pilotes nous demandaient sans cesse de meilleurs appareils pour tenir tête à ceux de l'ennemi, nous aurions étudié sérieusement les problèmes d'après-guerre? Allons donc? Il fallait d'abord vaincre, en essayant, par un matériel de plus en plus parfait, d'épargner le sang de nos équipages dans la mesure du possible. Y avons-nous toujours réussi? La censure existe encore!

En France, nous nous sommes donné l'attitude de nous intéresser à l'aviation postale. Un service fut tenté sur le parcours Paris-Saint-Nazaire. Ce fut une fête! Des notables assistèrent au départ, des personnalités furent invitées. Les musiques militaires étaient au front sans quoi elles eussent été convoquées. L'idée fut heureuse de célébrer l'expédition avant qu'elle ait eu lieu, car si les mêmes notables, les mêmes personnalités s'étaient rendus à l'arrivée, ils n'auraient point pardonné à l'aviation postale leur cruelle déception. Lorsqu'un seul des avions arriva au but, les réponses aux lettres confiées au chemin de fer terre à terre et vieux jeu étaient déjà parties!

Grâce au ciel la tentative avait été pitoyable. Oui, grâce au ciel, car si l'avion devait être considéré dans l'avenir comme le moyen de locomotion permettant de gagner une heure ou deux sur le train, il risquerait fort d'aller au devant d'un échec certain. Le choix du trajet, en l'occurrence, était particulièrement

malheureux. Balbutiement, tâtonnement et manque de réflexions!

Des essais sur le parcours littoral-Corse étaient plus intéressants certes. Les résultats furent peu engageants.

Est-ce à dire que ces échecs nous ont découragés? Je ne le pense pas. Ils prouvent simplement que l'aviation postale devra être organisée sur des itinéraires soigneusement et utilement choisis et qu'elle devra être confiée à des aviateurs ayant fait leurs preuves à la guerre et non à des pilotes trouvant agréable d'être employés à un service les éloignant des dangers du front. Dans notre pays, la question est donc absolument neuve. Des bureaux fonctionnent depuis longtemps, ce qui n'indique pas qu'ils aient manifesté leur existence par des résultats palpables. Nous sommes à l'origine de l'aviation future. Elle n'est pas encore sortie de l'œuf. C'est pourquoi il m'est particulièrement agréable d'aborder ce sujet.

Jetons d'abord un coup d'œil sur les tentatives faites jusqu'à présent: je passerai sous silence les travaux remarquables de l'aviation italienne dont le Caproni, notamment, est appelé au plus brillant succès. Un service entre l'Italie et la Sardaigne a donné les plus beaux résultats.

Les Anglais ont prouvé par plusieurs voyages entrepris sur Hanolley-Page que nulle distance ne pouvait les arrêter. Rappelons seulement le raid Londres, Paris, Lyon, Rome, Naples, Otrante, Salonique, Constantinople effectué avec six personnes à bord. Un avion qui peut, dans ces conditions, couvrir plus de 3 000 kilomètres et, dès son arrivée, aller bombarder le *Goeben*, exécuterait, assurément en se jouant, la livraison postale entre Paris et Saint-Nazaire. Il a mieux à faire!

En Russie même, après la révolution, deux lignes furent organisées qui devaient fonctionner à partir du 1^{er} mai 1918. Chaque ligne comprenait deux stations avec une escadrille pour chacune:

A. Ligne sud (Commandant Micouline) observant Moscou-Khankoff avec arrêt à Koursk.
B. Ligne ouest (commandant Nikolsky) sur le trajet Moscou-Nijni-Novgorod avec escale à Vladimir.

Chaque ligne comprenait deux sections de 300 kilomètres chacune. Chaque section possédait une base avec rechanges, huile, essence, 5 mécaniciens. Chaque station avait 6 avions (2 Sopwith, 4 Farman type 30), 6 pilotes et 35 hommes de personnel.

Beau projet que les soviets de l'aviation empêchèrent de réaliser!

Ce sont les Américains qui sont entrés les premiers dans la voie des réalisations rapides. Le service de Poste aérienne, inauguré en juin 1918, a donné les résultats suivants pour ce premier mois:

22 776 kil. 200 parcourus en 183 heures 51 de vol.
126 hectolitres 68 litres d'essence, soit 1 litre par 1 kil. 800.
2 fr. 269 centimes par kilomètre.

TABLEAU DES RECETTES ET DÉPENSES:

| | |
|---|-----------|
| 22 776 kil. 200 à 2 fr. 269 le km. | 51 701,52 |
| 449 kilos 517 de lettres à 16 cents (0 fr. 83 par once (28 gr. 33) | 13 203,79 |
| Perte pour juin 1918: | 38 497,73 |

Il n'y avait pas là de quoi tenter une entreprise privée! Mais il faut remarquer que le trajet choisi était abondamment et rapidement desservi par le rail (New-York, Cleveland, Washington, Chicago).

(A suivre.) JACQUES MORTANE.

SUR L'ESPLANADE DE METZ: LE BATON DE PÉTAINE



LE M^{re} PÉTAINE REÇOIT LE BATON DE COMMANDEMENT DES MAINS DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE QUI LUI DONNE L'ACCOLADE
Sur la photo de gauche à droite: M^{re} Joffre, M^{re} Foch, M^{re} Douglas Haig, G^{ral} Pershing, G^{ral} belge Gillain, G^{ral} italien Abricci, G^{ral} polonais Haller.

J'ai vu
EN MARGE DE LA GUERRE



Le prince Nicolas, second fils du roi de Roumanie et héritier du trône, est passé à Paris. A son côté, M. Antonesco.



Les obsèques du grand poète Edmond Rostand : au premier rang, ses deux fils et M. Barthou. Au deuxième, à droite, l'artiste décorateur Henri Perret, ami personnel du poète.



Le général Madon reçoit les clefs de la ville de Huningue.



L'aviateur Eugen, l'as des chutes heureuses.

Une mêlée du grand match annuel Probables contre Possibles à Tarbes ; les "Probables" l'emportèrent facilement par 26 à 0.



Mme Laborde fabriquant un drapeau, dans lequel il n'entre pas de tissu pour l'offrir au président Wilson.



"Nou, l'avons eu votre Rhin allemand." Les chevaux des cavaliers français se baignent dans les eaux du grand fleuve qui sera désormais la frontière inviolable.



M. Charles Demageot, Directeur du Courrier de la Presse, vient d'épouser Mlle Cécile Kolb.

Publication.

Le Commandant en chef des armées alliées
Maréchal Foch
arrivera à Strasbourg demain, mercredi, le 27 courant, par la gare à 9 heures 30 du matin. A 10 heures 15 le maréchal passera en revue les troupes de la garnison sur la place de l'Esplanade et recevra ensuite les honneurs au Drapier sur la place Kléber. A 10 heures 30 il recevra dans l'Hôtel du Gouvernement, Rue de la Cité bleue, les autorités civiles. La-dessus le maréchal fera une courte visite au théâtre avant de quitter la ville.
Citoyens de Strasbourg!
Montrez vous dignes de l'honneur de la visite du grand général, qu'il veut bien thro à notre ville.
Strasbourg, le 26 novembre 1918.
Le maire de la ville de Strasbourg
Peirotes.

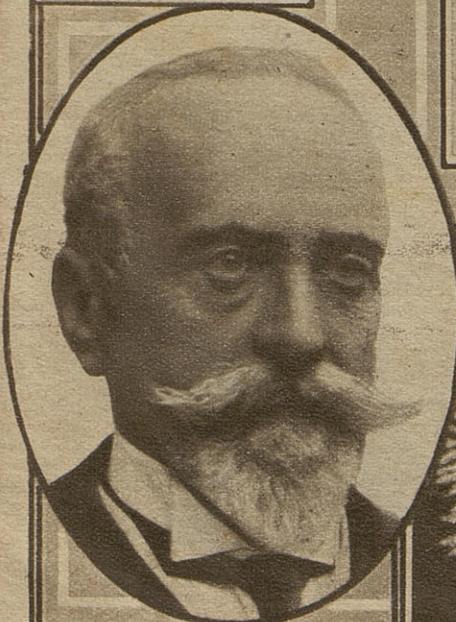
Bekanntmachung.

Der Oberkommandierende der alliierten Armeen
Marshall Foch
wird am Mittwoch, den 27. November 1918, um 9 Uhr 30 Minuten Vormittag in der Gare von Straßburg eintreffen. Um 10 Uhr 15 Minuten wird der Marschall die Garnison auf dem Esplanade in Revue nehmen und sodann die Ehrenbezeugungen auf dem Kléber-Platz empfangen. Um 10 Uhr 30 Minuten wird er im Hotel der Regierung an der blauen Stadt die Zivilbehörden empfangen. Danach wird der Marschall eine kurze Besichtigung des Theaters machen, bevor er die Stadt verläßt.
Bürger Straßburgs!
Zeigt Euch der Ehre des Besuchs würdig, den der berühmte Foch unser Stadt gastlich empfangt.
Straßburg, den 26. November 1918.
Der Bürgermeister
Peirotes.

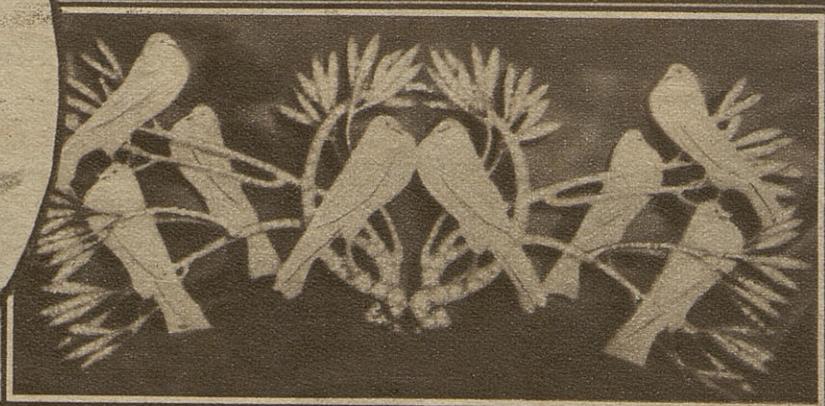
Une proclamation du maréchal Foch aux habitants de Strasbourg. (Le texte est affiché en français et en allemand).



L'entrée solennelle du Roi Albert et de la Reine Elisabeth dans leur capitale Bruxelles à la tête des troupes alliées.



M. Gustave Ador, l'éminent Président de la Croix-Rouge, devient le nouveau Président de la Confédération Suisse.



LE MAGNIFIQUE BIJOU OFFERT PAR LA VILLE DE PARIS A LA FEMME DU PRÉSIDENT WILSON



Le marquis de La Soudière, auteur de "La Haine" poème dit, par Madeleine Roch, à la manifestation de la Ligue « Souvenez-vous ».

HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA
C^o G^o de l'Afrique Française

Société au Capital de 5.000.000

4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de
Fabrication Française
le



Couleur ambrée.

MARQUE DÉPOSÉE

MARQUE DÉPOSÉE

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les BOUGIES

LA VIERGE
AUGUSTINS
GIRONDINS

Les LESSIVES
DU CORAN BLEU

Mousseuse et Savonneuse
L'ANÉMONE
Mousseuse.

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

TIMBRES-POSTE pour COLLECTIONS



Emile CHEVILLIARD
13, B^e Saint-Denis, Paris

Prix courant gratis et
franco avec un timbre du
Cameroun à titre gracieux.
Achat de Collections et
de tous lots de timbres.



Vous obtiendrez le maximum de récolte
dans vos jardins suivant les conseils de

L'ALMANACH DU JARDINIER

envoyé à tous gratuits et franco par

H. LEMAIRE, grainier,

103, Boulevard Magenta, 103, Paris.



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous
forts et robustes par la nouvelle méthode
de gymnastique de chambre sans appa-
reils, 10 minutes par jour, pour défendre
la France.

Brochure gratis contre timbre.

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var).



REMEDE EFFICACE
COBRETTE OU POUDE
Vos P^o - Signature J. ESPIC sur chaque cigarette

POUR RÉUSSIR EN TOUT par l'hypnotisme,
Notice 0 fr. 20.

W. FILIATRE, Éditeur, Cosne (Allier).

Vent de paraître :

VICTOIRE DES ALLIÉS

Carte postale artistique en couleurs de toute beauté repré-
sentant La Victoire se dressant sur le sol de France
aux champs tricolores 1914-1918.

GROS SUCCÈS - 90 francs le mille - Le cent 10 francs.

Yerri et Suzel Une autre carte en couleurs patriotique

PORTÉ-BONHEUR ALSACIEN

MARÉCHAL FOCH Une carte en couleurs du

Libération de la Belgique AOUT 1914-NOV. 918

GROS SUCCÈS - Le mille assorti, 90 francs le mille.

GROS : Librairie de l'Étampé, 21, rue Joubert, Paris.

Envoi franco contre mandat-poste avec commande.

Chaque carte, 0,25 au détail chez tous les Libraires.

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE
SAVON

Pour la Femme

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la
Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance
ou en retard, Pertes blanches, Maladies intérieures, Métrite,
Fibrome, Salpingite, Ovarite, Suites de couches, guérira
sûrement, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération,
rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de L'Abbé SOURY

uniquement composé de plantes inoffensives jouissant de pro-
priétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant
de longues années.

La Jouvence de l'Abbé Soury est faite expressément pour
guérir toutes les maladies de la femme. Elle les
guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur
de tous les éléments nuisibles; elle fait circuler
le sang, décongestionne les organes en même
temps qu'elle les cicatrise.

La Jouvence de l'Abbé Soury ne peut
jamais être nuisible, et toute personne qui
souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit
Varices, Phlébites, Hémorroïdes, soit de
l'Estomac ou des Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements,
soit malaises du RETOUR D'ÂGE, doit, sans tarder, employer
en toute confiance la Jouvence de l'Abbé Soury, car elle
guérit tous les jours des milliers de désespérées.

La Jouvence de l'Abbé Soury, 5 fr. le flacon, toutes Pharma-
cies; 5 fr. 60 franco; 4 flacons, 20 fr., expédiés franco gare, contre
mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER,
à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY
avec la Signature de Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratuits.)

440

MANUELS DIVERS

LA CUISINE DES ALLIÉS, par Grâce CLERGUE-HARRISON
et Gertrude CLERGUE. Préface de M. Gabriel HANOTAUX,
de l'Académie française (10^e mille).

Des recettes, toutes plus savoureuses les unes que les autres, de
cuisine américaine, anglaise, belge, française, italienne, japonaise,
russe, serbe, etc., etc.

Un volume relié, net... 3 fr.

PETIT DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE,
par Jean SAULNIER (160^e mille).

Un volume format de poche. Ce livre, tiré et vendu à des centaines
de mille, est l'aide-mémoire indispensable à tous pour bien ortho-
graphier. Il a reçu les attestations les plus flatteuses des plus
hautes personnalités françaises, des académiciens, écrivains,
artistes, hommes politiques, etc. parmi lesquels il faut citer :
Gabriel Hanotaux, Maurice Donnay, Edmond Rostand, Henri
de Régnier, Barthou, Ribot, l'abbé Weterlé, Gustave Geoffroy, etc.

Un volume relié, net... 2 fr. 50

MANUAL FOR SOLDIERS IN FRANCE.

Un volume format de poche (60^e mille).

MANUAL FOR WAR-WOMEN IN FRANCE.

Un volume format de poche (20^e mille).

Ces deux petits livres de G. RUFFIER, conçus selon le plan le plus
pratique, sont indispensables à tous les citoyens de langue anglaise
vivant en France et tenus à des rapports quotidiens avec l'habi-
tant ou le monde militaire.

Chaque volume relié, net... 3 fr.

LE THEATRE ET LES ARTISTES (Manuel de Droit théâtral),
par Adrien PEYTEL, Avocat à la Cour d'Appel de Paris.

Un volume in-16, 400 pages... 4 fr.

DOIT PAYER QUI PEUT (Loi sur les Loyers). Guide du
Locataire et du Propriétaire, par Adrien PEYTEL, Avocat
à la Cour d'Appel de Paris.

Un volume in-16... 2 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

URODONAL

rajeunit

URODONAL réalise une véritable saignée urique, acide urique, urates et oxalates.

Goutte
Gravelle
Calculs
Migraines
Sciaticques
Rhumatismes
Artério-
Sclérose
Obésité
Aigreurs



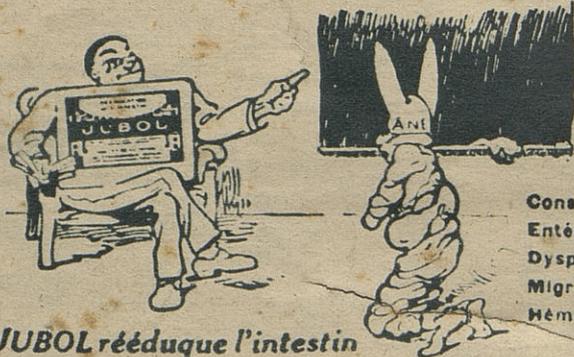
— Mais certainement, capitaine, si vous voulez arriver au grade de général avec une taille de sous-lieutenant, des reins à toute épreuve, un cœur jeune, des jambes souples comme à vingt ans, vous n'avez qu'à faire comme moi. Prenez l'URODONAL... À votre santé.

Qui veut rester jeune et éviter les rhumatismes, le durcissement des artères, l'ensablement des reins, les varices et l'obésité doit éliminer l'excès d'acide urique, ce poison de notre organisme, et faire des cures régulières d'URODONAL.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — Le flacon 1^{er} 4 francs, les trois (cure intégrale) 10^{es} 23 fr. 75

JUBOL

Laxatif physiologique, le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin



Constipation
Entérite
Dyspepsie
Migraine
Hémorroïdes

JUBOL rééduque l'intestin

L'OPINION MEDICALE :

« Il suffit au malade d'avaler chaque soir sans les croquer d'un à trois comprimés de Jubol pendant quelques semaines pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente que, parmi les médecins qui broient ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez ses malades.

Prof. PAUL SUARD,

Ancien professeur agrégé aux Ecoles de Médecine navale. Ancien médecin des Hôpitaux.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la Femme



N'oubliez pas d'ajouter le comprimé de GYRALDOSE

L'OPINION MEDICALE :

« La Gyraldose désinfecte comme aucun autre produit ne pourrait le faire étant donnée l'énergie du thymol; et elle le fait sans danger, n'étant nullement toxique. Elle déterge, en outre, les muqueuses autant qu'elle arrête toute putréfaction, comme pourrait le faire une éponge s'imbibant aisément de tous les produits de sécrétion, grâce à l'alumine sulfurée. La préparation des solutions nécessaires pour les soins de la toilette intime est des plus faciles, attendu qu'il s'agit d'ajouter simplement à l'eau bouillie les quantités indiquées pour avoir un litre de liquide tout prêt pour l'injection. »

D^r CANAC,

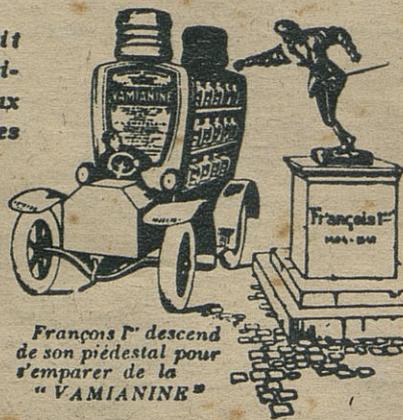
de la Faculté de Médecine de Montpellier

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, 1^{re} 5 fr. 30; les 4, 1^{re} 20 fr.; la grande boîte, 1^{re} 7 fr. 20; les 3, 1^{re} 20 fr.

VAMIANINE

Avarie, Tabes, Maladies de la Peau

Nouveau produit scientifique non toxique à base de métaux précieux et de plantes spéciales.



François F^r descend de son piédestal pour s'emparer de la "VAMIANINE"

Psoriasis
Eczéma
Acné
Ulcères

L'OPINION MEDICALE :

« La Vamianine vient s'ajouter très heureusement à l'arsenal thérapeutique de la syphilis et des dermatoses, en comblant la lacune laissée par la chimio-résistance si longtemps ignorée. Cette découverte vient à son heure et fournit au médecin une arme très active et sans danger contre des affections si souvent insuffisamment soignées. »

D^r FAIVRE,

Professeur de clinique interne à l'Université de Poitiers.

BROCHURE SUR DEMANDE

Laboratoires de l'URODONAL, 2, rue de Valenciennes, Paris. F^r 11 fr.